35¢

CITÉ LIBRE

XIIe année No 40 OCTOBRE 1961 NOUVELLE SÉRIE

QUI OPPRIME LES MALADES MENTAUX?

[illegible]

Jean-Charles Pagé
auteur de
"LES FOUS CRIENT AU SECOURS"



SOMMAIRE

Sommaire

XIIe année, No 40
Octobre 1961

Revue mensuelle

Comité de rédaction

Directeur:
Gérard Pelletier

Directeur-adjoint:
Pierre-Elliott Trudeau

Secrétaire de la rédaction:
Jacques Hébert

•

Editeur et propriétaire
Le Syndicat coopératif d'édition
Cité libre

Imprimé à Montréal par
Arbour et Dupont Ltée

Autorisé comme envoi postal
de deuxième classe
Ministère des Postes
Ottawa

Rédaction et administration
3411, rue Saint-Denis
Montréal 18 — VI. 9-2228

Service des abonnements:
Périodica Inc.
5090, av. Papineau
Montréal 34 — LA. 6-3361

Abonnement annuel: $3.50
Abonnement de soutien: $10

Vente au numéro:
Les Messageries Coopératives
de Montréal
411, rue Saint-Claude
Montréal — UN. 6-4288

25

La maquette typographique est de Gilles Robert

CITÉ LIBRE
NOUVELLE SERIE

Le Syndicat Coopératif d'édition Cité Libre

Pour marquer son dixième anniversaire, en janvier 1960, *Cité Libre* s'est réorganisée. Non contente de faire peau neuve dans sa présentation, la revue a adopté un nouveau rythme de parution. Elle est devenue mensuelle. Au plan administratif, elle constitue une coopérative d'édition en bonne et due forme.

Les membres, actionnaires de la coopérative, sont donc les propriétaires de la revue. Réunis en assemblée générale annuelle, ils élisent un conseil d'administration qui, à son tour, choisit le directeur de la revue. Tous les abonnés sont reconnus comme membres auxiliaires de la coopérative et invités à l'assemblée générale annuelle.

Le conseil d'administration, élu lors de l'assemblée générale du 18 novembre 1960, est formé des personnes suivantes:

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION

PRÉSIDENT:

Jean Dostaler

VICE-PRÉSIDENT:

James Hodgson

SECRÉTAIRE:

Claude Longpré

TRÉSORIER:

Yves-Aubert Côté

DIRECTEURS:

Benoit Baril

Jacques Hébert

Gérard Pelletier

Pierre-E. Trudeau

COMITÉ DE SURVEILLANCE:

J.-Z.-Léon Patenaude, président
Jeanne Lapointe
Roland Parenteau

ARCHIVISTE:

Pierre Tanguay

VÉRIFICATEUR:

Bernard Dubé, C.A.



UN CERTAIN SILENCE...

Gérard Pelletier

RIEN ne me paraît plus vain que de prophétiser sur la jeunesse. Mais si j'en juge à certaines vaticinations qui ont cours depuis deux ans, tout le monde n'est pas de mon avis!

Il semble en effet que la jeune génération ait trouvé ses prophètes, récemment. Ou peut-être sont-ce les prophètes de profession qui ont découvert une jeunesse au nom de qui prophétiser? L'effet, de toutes façons, est le même. Grâce à cette rencontre, il nous est périodiquement révélé ce que pensent "les jeunes", dans quelle voie ils s'engagent, ce qu'ils aiment et ce qu'ils refusent.

Ainsi, nous pouvons apprendre un soir que "la jeunesse" soutient le Nouveau Parti démocratique mais dès le lendemain matin, ce sont les séparatistes qui se réclament des "jeunes" et qui menacent: "En soutenant la thèse fédéraliste, vous vous coupez de la génération montante." En matière religieuse, les prédictions sont tout aussi massives et péremptoires. On nous prévient par exemple que "les jeunes" ont soupé des remises en question et de l'autocritique à laquelle les quadragénaires se complaisent encore et qu'ils se replient sur une orthodoxie farouche. D'autres voyants proclament au contraire que les moins de trente ans n'hésitent plus, qu'ils quittent en masse les cadres de l'Eglise et se moquent bien des "faux problèmes" dont leurs aînés discutent, par exemple des relations entre l'Eglise et l'Etat, sujet d'une récente session à Ste-Adèle.

Les prophètes ne diffèrent pas seulement d'opinion selon qu'ils sont de gauche ou de droite; entre gens de même tendance, on s'oppose des avis contradictoires. Tandis qu'une gauche annonce que la génération montante va balayer le capitalisme comme un fétu de paille, une autre gauche déplore l'arrivisme

des jeunes nés dans la fausse prospérité de l'après-guerre et uniquement préoccupés de Cadillacs et de villas.

Qui a raison? Qui faut-il croire?

La question ne manque pas d'importance. On pourrait sans doute renvoyer dos à dos tous ces prophètes. Ce serait un bon moyen de restaurer sa propre quiétude. Mais il équivaudrait à ignorer, du même coup, tout ce qui bouillonne, s'élabore et se trame dans les esprits où demain est en fabrication.

Du reste, en dépit des contradictions apparentes, toutes ces prédictions à la fois pourraient bien contenir une part de vérité. Seule, à mon avis, est fausse, la prétention d'attribuer à une "jeunesse" globale et passablement mythique des tendances qui ne peuvent être en fait que le propre d'un groupe fragmentaire. Autant dire que je ne crois pas aux "jeunesses" qui se lèveraient d'un bloc pour rallier dans l'unanimité (ou renier en masse) un même drapeau, quel qu'il soit. Toutes les générations sont diverses, sauf celles qu'on embrigade, comme la jeunesse nazie des années '30. Et encore! Il fallait voir renaître, dans l'Allemagne de la défaite, des feux qu'Hitler lui-même n'avait pas pu éteindre...

Autant dire que je ne crois guère aux prophéties, surtout quand elles s'inspirent de préjugés, voire d'un simple militantisme, si légitime qu'il soit en lui-même. Au vrai, les seules voix que je voudrais entendre sur l'état d'esprit des générations montantes, seraient celles des jeunes eux-mêmes. Et malheureusement, la jeunesse de 1961 ne s'exprime guère.

Hors les publications étudiantes (à qui je ne refuse pas toute créance mais qui reflètent une couche assez mince de la jeune population) je cherche les revues qui traduisent pour nous les aspirations de la nouvelle vague. *Liberté?* Oui. Depuis que ce périodique quitte de temps à autre la littérature et l'art pour explorer d'autres secteurs de notre réalité, il nous instruit sur ceux qui la rédigent. Mais la fraction de son équipe qui résiste encore à la trentaine est, sauf erreur, minoritaire. *Situations?* La *Revue socialiste?* A moins de donner au mot "jeunesse" une dangereuse élasticité, ce ne sont pas là de jeunes revues. *Cité libre* non plus.

Or non seulement notre nouvelle vague néglige-t-elle de se donner des moyens d'expression mais elle semble même bouder les publications existantes. Dois-je répéter ici, une fois de plus, que nous souhaiterions vivement la collaboration des jeunes? A plusieurs reprises et tout particulièrement lors des journées d'étude de *Cité libre*, nos lecteurs ont déploré que trop peu de jeunes écrivent dans la revue. Nous avons fait, à la rédaction, maintes démarches pour attirer les éléments d'une relève. Chaque fois, nous nous sommes heurtés à des réticences. On nous reprochait de "faire chapelle", en dépit de la diversité des opinions qui s'expriment dans nos pages. Pressé de plus près, on invoquait certaine timidité paralysante, un "respect" trop flatteur pour être convaincant!

Je n'oublie pas que la préface au premier numéro de *Cité libre* exprimait notre souci d'exprimer nos idées dans une publication qui fut complètement nôtre (c'est-à-dire le moyen d'expression de ceux qui eurent trente ans vers 1950). Mais puisque les jeunes, en 1961, ne créent pas leurs revues...? Et puisque celles de leurs aînés ne leur imposent aucune orthodoxie pointilleuse?

●

Qu'on m'entende bien, encore un coup. Je ne fais pas ici un procès. Aux questions que je pose, je ne veux apporter moi-même aucune réponse, non par calcul ni stratégie mais pour l'excellente raison que je n'en ai pas à fournir. Je refuse de prophétiser à mon tour. Je refuse même d'analyser les pensées (je tiens à ce pluriel insolite) de nos cadets. Pour le faire, il faudrait mener au préalable une enquête dont je n'ai ni le temps, ni les moyens.

Il serait beaucoup plus simple, il me semble, que les moins de trente ans le fassent pour eux-mêmes. C'est pourquoi le présent article est une invitation.

Il ne s'agit pas ici de curiosité: je suis certain que le premier profit et de loin le plus grand ira aux jeunes eux-mêmes qui accepteront de se définir. Nous ne voulons pas qu'ils s'embarquent dans l'analyse exhaustive de "ce que pense la jeunesse" mais que plusieurs, modestement, nous entretiennent de leurs inquiétudes personnelles. Que pensent-ils de la politique? Comment se définissent-ils devant les problèmes sociaux, la foi religieuse, l'avenir collectif, le nationalisme? Et s'il leur chante de nous prendre pour objet de leur critique, qu'ils se sentent parfaitement libres. Rien ne nous instruira davantage sur nous-mêmes et sur eux que d'être pris à parti.

Cité libre lance l'invitation.

★

Les sciences de l'homme et le nouvel humanisme

Fernand Dumont

PÉRIODIQUEMENT, on parle de la crise de l'humanisme; il m'arrivera d'ajouter moi-même quelques couplets à ce vieux refrain.

S'il y a crise de l'humanisme, c'est sans doute parce qu'il y a crise de l'homme. En essayant de situer d'abord les aspects essentiels de cette crise, nous serons amenés à concentrer notre attention sur ce que j'appellerai "les techniques sociales": nous verrons dans celles-ci le trait le plus original et le plus spécifique de la condition humaine d'aujourd'hui.

Je voudrais ensuite, dans une seconde partie, situer les sciences de l'homme dans ce contexte et montrer la manière ambivalente dont elles participent à notre existence concrète [1].

Enfin, en troisième lieu, j'essaierai d'indiquer comment la conjonction des sciences de l'homme et d'un humanisme renouvelé est seule susceptible de répondre aux interrogations cruciales de notre temps; je tenterai de dire, en terminant, à quelles conditions.

— I —

Les techniques sociales

C'est une déclaration courante, devenue d'ailleurs une sorte de stéréotype facile, que de dire: la société occidentale moderne considère et manipule l'homme comme s'il était *un objet.* Quand on répète cette assertion, on pense aussitôt au machinisme et à son rôle envahissant. Mais il ne faut pas trop concentrer notre attention sur la machine: s'il y a des techniques de la matière, il y a aussi des techniques de la société et de l'homme, et c'est de plus en plus à travers ces dernières que chacun de nous, dans sa vie quotidienne, perçoit autrui et lui-même comme un objet. C'est sur ce point que j'insisterai.

Pour nous situer d'abord sur un plan très proche de celui de la machine, il faudrait évoquer les techniques sociales de manipulation de l'homme inhérentes à la vie de travail dans l'industrie. Non seulement l'ouvrier y est confronté à la machine, mais toute une série de procédés de manipulation le traitent lui-même selon une perspective de calcul rationnel analogue à celui que l'on applique à la matière. Je pense aux procédés de sélection qui considèrent le travailleur comme un ensemble d'aptitudes, à la décomposition méthodique des temps et des mouvements, à la parcellisation des tâches, à l'utilisation des petits groupes spontanés dans une perspective de rendement, etc.

Ces procédés qui relèvent d'un type déjà bien particulier de techniciens de l'industrie se conjuguent avec des transformations sociologiques parentes de la vie industrielle. Une des plus importantes pour le sort de l'homme réside sans doute dans la dévalorisation généralisée de l'apprentissage: de plus en plus, celui-ci est une simple adaptation à une tâche donnée plutôt que l'introduction à un métier. Dans une direction, toute proche, on assiste à ce qu'on a appelé "le passage de la qualification en terme de métier à la qualification en terme de poste de travail": autrement dit, sous le coup de certaines implications de l'évolution technologique, la qualification du travailleur est de plus en plus liée à cette vaste machine que constitue une entreprise déterminée.

Après l'univers du travail, c'est toute la vie économique contemporaine qu'il faudrait évoquer. On y dispose déjà de techniques de prévision (d'un caractère encore élémentaire, il est vrai). Dans tous les pays, la planification est pratiquée d'une façon plus ou moins poussée; aucun Etat n'accepte plus de laisser la vie économique se dérouler selon les lois dites "naturelles". Incontestablement, la planification ira s'accentuant: elle exprime la prise en charge, par l'homme, de toute une portion de son histoire et de son destin; elle est sans doute la plus claire expression de ce que Cournot prophétisait, dès le XIXe siècle, comme devant être le passage du "vital" au "mécanique". Plus encore que dans d'autres secteurs de l'activité, on discerne, dans l'économie, la volonté très nette d'instaurer de véritables techniques de la

(1) L'expression "science de l'homme" étant assez généralisée, mais de soi ambiguë, je me contenterai de dire que je désigne, par là, l'ensemble des disciplines qui étudient l'homme dans une perspective positive: la sociologie, l'ethnologie, la psychologie, la géographie, l'histoire, la science économique, la linguistique, etc.

décision. Rien de plus curieux, à cet égard, que cette "discipline" nouvelle que l'on a appelée d'un nom ambigu "la recherche opérationnelle": destinée d'abord à l'analyse rationnelle de la stratégie militaire, elle a été étendue, depuis lors, à l'industrie et, plus largement, aux décisions économiques. Elle incarne bien la rationalisation de la situation et du choix qui caractérise les techniques sociales.

La préoccupation actuelle de bien des Occidentaux pour les problèmes de croissance des pays dits sous-développés va dans le même sens. Elle marque un effort de l'Occident pour introduire une *logique* du développement économique dans des sociétés qui, jusqu'à maintenant, ont surtout vécu de traditions.

La tendance à la rationalisation de l'économie ne date pas d'aujourd'hui, nous le savons: des historiens-sociologues comme Weber et Sombart ont montré que, dès l'orée des temps modernes, la mise au point du droit commercial et des techniques de comptabilité constituait un élément essentiel de la prévision chez les entrepreneurs capitalistes.

Déjà, les techniques de l'organisation économique nous introduisent aux techniques d'exercice du pouvoir étatique. Sans proposer, ici non plus, une analyse d'ensemble, nous pourrions rappeler, à titre de symbole, le phénomène de la bureaucratisation de l'Etat [2].

Il est éminemment caractéristique de notre société que le pouvoir effectif se dépersonnalise pour laisser place à un Etat conçu avant tout comme une machine dont les administrateurs sont, en quelque sorte, les ingénieurs. "Le bureaucratisme, écrit Lapassade, implique une aliénation des personnes dans les rôles sociaux et des rôles dans l'appareil."

La bureaucratie n'envahit pas que l'Etat. Elle touche progressivement toutes les formes d'associations et d'organisation sociale. Le syndicalisme pourrait, ici, nous servir d'exemple. Grâce à lui, l'ouvrier a vu s'élever incontestablement son niveau de vie mais pour augmenter leur puissance de revendication, les unions ouvrières sont devenues de très vastes organisations dont l'activité, le plus souvent, se déroule très loin de l'existence concrète de l'ouvrier; elles échappent au contrôle immédiat de celui-ci, ou du moins n'en dépendent que par une série de médiations qui ressemblent à celles que suppose l'exercice du pouvoir étatique.

Nous pourrions enfin nous placer au coeur du phénomène sans doute le plus caractéristique de notre type de société, celui que l'on peut désigner par des expressions, d'ailleurs courantes, comme "opinion", "propagande", "publicité".

Notre société a perdu l'unanimité spontanée que la référence à la tradition (ou aux traditions) conférait aux sociétés anciennes. La diversité des situations et des types de relations sociales exclut dorénavant une cohésion de ce genre. Pourtant, pour maintenir son activité et même son existence, une société doit constamment faire appel à l'unanimité de ses membres — ou tout au moins d'une fraction de ceux-ci. Comme en une sorte de substitution aux traditions, c'est désormais un ensemble de technique de propagande et de publicité qui remplissent ce rôle: de façon sporadique, à l'occasion de telle conjoncture politique, économique ou culturelle, on crée des convergences provisoires de l'opinion publique. Les campagnes électorales, la publicité des magasins à l'occasion de Noël ne sont que des exemples particulièrement frappants de ce mécanisme social.

La propagande et la publicité constituent le cas *le plus général* et *le plus significatif* qui montre comment, dans ses profondeurs, notre type de société occidentale repose, pour son fonctionnement, sur des techniques sociales.

Cette objectivation (au moins implicite) de l'homme par l'activité même de notre société dans ses divers secteurs, implique deux conséquences majeures. D'une part, ce sont des centres multiples de décision qui utilisent les techniques de manipulation: par exemple, chacun mobilise, au hasard des circonstances, les courants d'opinion. D'autre part, les détenteurs de ces techniques aussi bien que les hommes en général s'habituent à passer d'une adhésion à une autre et en arrivent presque fatalement à tout considérer dans une perspective éminemment relativiste. Ils finissent par tout décider dans la perspective de la situation immédiate. A la limite, l'homme passe quasi mécaniquement d'un instant à un autre instant, perdant ainsi la continuité de son être. Ou plutôt, la seule continuité se réduit souvent, même dans le cas de certains humanistes, à un conformisme, à une sorte d'adhésion stéréotypée à des valeurs culturelles ou même religieuses.

La description que je viens de tenter pourrait faire croire que je veux m'inscrire dans une tradition déjà longue de dénonciation du monde moderne. Il n'en est rien. Je voudrais souligner maintenant l'ambiguïté de cette technicisation de l'existence: ayant insisté sur ce qu'elle a d'inquiétant, il faut dire ce qu'elle a de positif et même d'exaltant.

Rappelons-le sans cesse à l'intention de ceux, trop nombreux, qui opposent technique et humanisme: la technique est oeuvre de la raison.

(2) Rappelons que, pour le sociologue, "bureaucratie" n'a pas la connotation péjorative que ce terme revêt dans le langage courant.

Comme l'écrit François Russo, "de la définition même de l'homme, animal raisonnable, il découle que l'exercice de la raison, son application non seulement à la connaissance, mais aussi à l'action, et plus spécialement à l'action technique, s'inscrivent très valablement dans la ligne authentique de la vocation de l'homme... (Celui-ci) n'a pas seulement pour tâche ici-bas de reconnaître l'harmonie du cosmos qui s'offre à son regard; il lui appartient aussi de faire en sorte que le prolongement et le complément du cosmos que constituent ses oeuvres, et notamment ses réalisations techniques forment un ensemble harmonieux. Or, le moyen fondamental de cette harmonisation est précisément la rationalisation."

Par rapport aux valeurs, la technicisation du monde comporte sûrement un effet de purification. Ainsi, la réduction, par le rationnel, est un facteur positif dans l'avènement d'une vie religieuse authentique: c'est lorsque tout n'est pas sacré que l'homme a des chances de découvrir ce qui est *vraiment* religieux.

Il faut noter enfin que la rationalisation du monde par la technique n'a rien, comme telle, de proprement contemporain. Elle découle de l'une des valeurs les plus anciennes et les plus spécifiques de notre Occident. A propos de la bureaucratie, dont nous faisions tantôt un phénomène particulièrement significatif de notre temps, Max Weber le soulignait: "les règles qui lui servent de fondement ont été portées au plus haut point de perfection technique dès les premiers jours de l'Empire romain"; au Moyen Age, cette règle fut acceptée tout au long du processus de bureaucratisation des fonctions juridiques, c'est-à-dire du transfert de l'antique procédure de preuves liée à la tradition et aux présuppositions irrationnelles à un spécialiste rationnellement formé."

Nous apercevons maintenant, je crois, où réside essentiellement l'ambiguïté dont je parlais tantôt. En étendant à la société et à lui-même l'ambition technique qu'il avait d'abord projetée sur la matière, l'homme occidental n'a fait que suivre un appel qui sort du plus profond de sa dignité et de sa grandeur. Par ailleurs, l'homme contemporain n'a pas été capable de porter les autres éléments de son être à la dimension des créations de sa raison. Il est coincé, entre, d'une part, la nécessité, inscrite dans sa nature profonde et dans la structure de notre société, de survoler et de contrôler les vastes ensembles où il a délégué sa raison et, d'autre part, sa petite culture étroite — qui devient facilement conformisme ou appel stéréotypé à des valeurs figées. En bref, l'homme est écartelé entre la nécessité de faire son histoire et ses pauvres moyens spirituels.

— II —

Les sciences de l'homme

Si nous abordons maintenant les sciences de l'homme, nous pourrons décrire leur avènement et leur rôle dans notre type de société, tout à fait en parallèle avec les traits de celle-ci que nous venons de signaler. Bien plus, ces sciences constituent un des produits les plus typiques du processus d'objectivation de l'homme.

A la dimension de l'évolution de notre Occident, l'avènement des sciences de l'homme constitue un événement sociologique capital: ces sciences ont été, de toute évidence, exigées par des besoins sociaux. Nous le rappelions plus haut: pendant longtemps l'homme a trouvé l'unité de la définition de son être dans l'univers culturel de sa société: "Tout le temps, écrit Guardini, que le sentiment de l'existence garde son unité chez l'homme du Moyen Age, celui-ci a le sentiment que l'autorité est, non pas une entrave, mais une relation avec l'absolu, une permanence dans la vie terrestre". Avec la culture moderne, "l'homme perd le lieu permanent, extérieur à lui, qui était celui de son existence dans l'ancienne image du monde". Désormais, l'homme devra lire sa propre histoire, démêler avec peine les fils de son destin. Les signes de cette révolution mentale sont nombreux. On les trouve déjà, très nettement explicités dans l'intention fondamentale de Kant: projet de reconstituer "une totalisation de l'expérience" et de parvenir au "sujet universel". L'oeuvre de Hegel est plus typique encore. Mais c'est Comte, qui fut un philosophe avant d'être le "fondateur" de la sociologie, qui a fait de cette crise de l'humanisme le centre même de sa philosophie. Pour lui, il s'agira d'universaliser le savoir positif: l'homme ne pouvant plus se référer à des croyances assurées sur la société, les coutumes, les institutions, il n'y a pas d'autres voies possibles que d'étendre à ces phénomènes les méthodes utilisées déjà pour étudier la nature. La crise de l'homme, déjà annoncée par la découverte des "primitifs", par des bouleversements sociaux dont le plus radical a été la Révolution française, s'était déroulée en marge d'un humanisme qui était une culture de privilégiés, sclérosée dans une fausse conception de l'universel, située hors de son temps comme elle avait abstrait l'homme ancien de la société ancienne. Ce n'est donc pas cet humanisme qui pouvait assumer ou dénouer la crise de l'homme dont le XIXe siècle a pris une conscience aiguë. C'est, au contraire, au courant scientifique et technique que se sont rattachées les naissantes sciences de l'homme. En ce sens celles-ci prétendaient remplacer une forme périmée de l'humanisme.

Ce désir n'a pas été complètement réalisé. Les sciences de l'homme ne se sont pas substituées à l'humanisme: leur évolution depuis le XIXe siècle l'a bien montré.

Cet échec par rapport au dessein initial s'explique assez facilement: nos disciplines sont apparues progressivement comme les supports nécessaires de la vaste entreprise d'objectivation de l'homme dont nous parlions, et les praticiens des sciences de l'homme sont devenus, pour plusieurs, les manipulateurs officiels ou officieux des techniques de l'homme et du social.

Ainsi, si on ouvre un traité de psychologie sociale, on n'a pas de peine à constater la place prépondérante accordée à l'étude de l'opinion, aux techniques de propagande, aux procédés de manipulation des petits groupes, aux relations inter-ethniques: la proportion du nombre de pages est, ici, un reflet des exigences de manipulation des hommes... Si on consulte un manuel de sociologie industrielle ou de psychotechnique, la même constatation est sans doute plus frappante encore: le plus souvent, le plan de l'ouvrage ne constitue pas un ensemble scientifique cohérent, mais reflète directement la liste des besoins pratiques des techniciens de l'industrie... On pourrait dire la même chose de bien des traités de science économique, de sociologie religieuse, et même de psychologie générale ou de sociologie générale.

Nos sciences risquent ainsi de ne devenir qu'une pièce, parmi d'autres, du fonctionnement de notre société. Dans leur problématique même, elles ne sont parfois que le reflet d'un ensemble de commandes sociales: un peu comme les tablettes d'une épicerie nous renvoient aux exigences du consommateur.

La survivance, chez bien des chercheurs, de doctrines scientifiques grossièrement objectivistes se conjugue souvent avec les exigences de la société. Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur la valeur méthodologique de l'objectivation de l'homme par nos sciences: j'y reviendrai d'ailleurs. Mais il est certain que beaucoup d'hommes de science font de cette méthodologie une métaphysique. Ainsi, la perspective de Durkheim, méthodologiquement fondée, débouche sur une sorte de métaphysique objectiviste de la société. La conceptualisation de Freud est faite en termes biologiques. Le behaviorisme permet, en psychologie, d'éviter de poser directement le problème de la conscience: c'est là un gain méthodologique, mais, pour beaucoup de psychologues, il débouche sur une négation pure et simple de la conscience.

Ce sont là, dira-t-on, des exemples anciens. On constate pourtant des survivances plus ou moins conscientes chez les praticiens d'aujourd'hui. Dans un ouvrage récent sur les tendances de la sociologie américaine actuelle, M. Sorokin a réuni un dossier considérable qui montre bien que le mécanisme primaire du siècle dernier continue d'inspirer profondément un nombre considérable de chercheurs aussi bien en psychologie qu'en sociologie. L'influence n'est pas toujours aussi directe, mais elle est d'autant plus insidieuse que les doctrines scientifiques anciennes sont rarement acceptées en bloc; elles retiennent plutôt l'adhésion sous forme de lambeaux hétéroclites. Les grandes doctrines du début du siècle sur les fondements des sciences de l'homme n'ont pas encore été remplacées, dans la plupart des cas, par des élaborations adéquates. Sur ce plan, la philosophie des sciences n'a pas encore opéré, pour nos disciplines, le nettoyage qui a été effectué dans les sciences physiques.

La spécialisation — qui va s'accentuant dans nos sciences comme dans les autres — rend les chercheurs plus sensibles encore à la double influence que nous venons d'indiquer. Ne disposant plus d'une vision d'ensemble de l'homme et de la société, le chercheur devient plus perméable aux visions des commanditaires de travaux et il est tenté davantage de se donner de pseudo-synthèses globales en se contentant d'une adhésion à des idéologies scientifiques primaires.

Enfin, la vision relativiste de l'homme qui, nous le disions plus haut, caractérise notre type de société se retrouve aussi très largement chez les praticiens des sciences de l'homme. Les indices en sont nombreux. Très souvent, les chercheurs ne s'interrogent pas sur les motifs de ceux qui commandent et qui paient leurs travaux: la morale regarde le commanditaire; quant à eux, ils prétendront s'installer d'emblée dans l'unique perspective de la science. Mais l'esprit relativiste est inscrit plus profondément encore dans l'exercice même des sciences de l'homme: par exemple, on sait comment la pratique de l'ethnologie entraîne souvent à l'affirmation de la relativité radicale des valeurs. Karl Jaspers, dans un petit livre récent sur la psychothérapie (dont il a commencé par être un éminent praticien avant de se consacrer entièrement à la philosophie) signalait cette sorte de phénoménisme inhérent au mode de penser de nos sciences. "Il y a, dit-il, dans la psychothérapie une tendance dangereuse à faire de l'individu comme réalité psychique, un but dernier. Celui qui se fait un Dieu de son âme, perd à la fois le monde et Dieu, il se trouve alors devant le néant... L'ambiance psychologique développe un égocentrisme jusque là où l'on pense et veut le contraire; l'homme, le moi, se prend pour la mesure de toutes choses. C'est ôter à l'existence de sa valeur absolue que de

faire un absolu d'un savoir psychologique qui prétend connaître la vie véritable"[3].

Je ne terminerai pas ces quelques notations sur l'état actuel de nos sciences par une dénonciation de celles-ci. Les sciences de l'homme participent à l'ambiguïté des techniques sociales. Ce que j'ai dit de la valeur de la technique s'applique évidemment aussi aux sciences de l'homme. Si elles n'ont pas remplacé l'humanisme, elles lui fournissent, de prime abord, des éléments très importants. Je me limiterai à deux points principaux: les sciences de l'homme permettent de découvrir ce qui, dans l'homme, est subjectivité authentique; elles ont diversifié et élargi notre notion de l'homme.

Les sciences de l'homme permettent de découvrir ce qui, dans l'homme, est subjectivité authentique. Tout un aspect des méthodes et des théories, dans nos disciplines, définit la réalité humaine comme un objet, au même titre que la matière. Rien ne fait davantage sursauter l'humaniste que la phrase suivante souvent citée de Durkheim: il faut considérer "les faits sociaux comme des choses". Assurément, nous l'avons dit, c'est là un précepte méthodologique, une "ruse de la raison" qui, pour le praticien des sciences de l'homme, devrait réserver toute définition métaphysique. Mais il faut aller plus loin et nous poser la question: cette méthodologie n'a-t-elle pas une valeur en elle-même pour l'humaniste?

Elle atteint, il nous semble, un préjugé qui constitue peut-être la tentation la plus insidieuse de l'humanisme traditionnel: celui de croire, en principe, que tout dans l'homme est spécifiquement "humain", que tout est "valeur". Or il suffit de réfléchir quelque peu pour se rendre compte que l'homme est, pour une large part, *un objet,* un réseau de déterminismes. Pour que mes actes puissent être prévus par autrui et donnent ainsi prise au dialogue, il faut bien qu'ils obéissent à des régularités qui, comme telles, sont indépendantes de mes décisions propres. La psychanalyse montre constamment que beaucoup de mes conduites qui m'apparaissent comme ayant été *décidées* par ma raison proviennent en réalité de conflits effectifs et n'ont été que *justifiées* par ma conscience. De façon plus générale encore, il suffit que l'individu s'engage dans le social, sur le plan politique par exemple, pour percevoir le réseau complexe des décisions collectives comme un bloc de déterminismes aussi irréductibles que le monde des objets. La méthodologie apparemment "matérialiste" des sciences de l'homme est donc, au fond, fidèle à l'expérience de l'homme. C'est en reconnaissant toute le réalité objective de l'homme par nos sciences que, de façon dialectique, la subjectivité authentique de l'homme pourra être dégagée. N'y a-t-il pas là une leçon profonde à tirer pour le pédagogue? On ne devrait pas affirmer la transcendance de l'homme sans montrer en même temps ce que l'homme transcende, c'est-à-dire tous ces "obstacles" sociologiques et psychologiques qui sont précisément *l'objet* des sciences de l'homme.

Les sciences de l'homme ont élargi la notion même de l'homme qui était trop centrée sur la raison. Une large part des activités de l'homme nous apparaissent maintenant comme de simples "rationalisations" de processus affectifs. La psychologie animale déplace, à un autre niveau, les frontières de l'humain qui nous semblent dorénavant beaucoup plus complexes et beaucoup plus imprécises. A ce qu'on appelait jadis les hasards, les déterminismes, ou la "providence de l'histoire", la science économique permet d'opposer, pour une part sans cesse grandissante, les mécanismes de la planification, c'est-à-dire des décisions conscientes de l'homme... Mais c'est peut-être la sociologie et l'ethnologie qui, sur ce plan, comportent la leçon la plus décisive pour l'humanisme. La sociologie a mis en évidence la complexité des attaches sociales de l'homme, de ses oeuvres, de sa pensée; l'ethnologie, en découvrant la multiplicité des cultures, a élargi les bornes à l'intérieur desquelles nous cherchions jadis une définition assurée de la nature de l'homme.

— III —

Un humanisme renouvellé

Cette ambiguïté que nous avons essayé de cerner — aussi bien sur le plan de la condition de l'homme que sur celui de la science de l'homme — ne saurait être dénouée par un simple rappel à un humanisme qui viendrait se juxtaposer à l'une et à l'autre. Il ne s'agit pas en effet, de rappeler simplement des valeurs éternelles: celles-ci deviennent vite, enveloppées qu'elles sont fatalement dans des formules, une sorte de monnaie verbale et elles se retournent rapidement, lorsqu'on les prône dans une sorte d'isolement, contre la technique pour la bouder ou la maudire. La tradition humaniste doit fatalement interroger la condition et la science de l'homme d'aujourd'hui; mais à l'inverse, la condition et la science de l'homme d'aujourd'hui posent de sérieuses questions à l'humanisme traditionnel. C'est là que se situe, à mon avis, la nécessité d'un nouvel humanisme.

En un sens, je le sais, il n'y a pas et il ne peut y avoir d'humanisme radicalement nou-

(3) Il est à peine besoin de noter que Jaspers ne rejette pas la psychothérapie (qui est son métier). Il écrit même, et j'aurai l'occasion de dire que j'adhère profondément à cette déclaration: "La psychologie et la psychothérapie, dont on ne fera jamais un but en soi, sont un moyen *indispensable* dès que l'on atteint un niveau supérieur de conscience".

veau. L'humanisme (j'aurai l'occasion de le rappeler dans un instant) est essentiellement une tradition: j'irais même jusqu'à dire qu'il doit être, aujourd'hui plus que jamais, une "tradition". Cependant, on l'oublie trop souvent, l'humanisme a très fréquemment changé de visage depuis la Renaissance: celui de Pascal n'est pas celui de Ronsard, celui de Valéry (il nous l'a appris lui-même dans un texte malheureusement caricatural) n'est pas non plus celui de Pascal.

Faudra-t-il que j'essaie de décrire ce qui, malgré toutes ces métamorphoses, constitue l'humanisme éternel?

Je dirais qu'il est, avant tout, une *attitude* et, de façon secondaire, une *nourriture*.

On pourrait il me semble, circonscrire l'attitude humaniste selon quatre dimensions principales: une inquiétude, une foi, une espérance et une tradition.

L'humanisme, est fondamentalement, une *inquiétude* de l'homme au sujet de l'homme. Socrate en est, sur ce plan, le prototype. Une certaine tradition philosophique a sans doute effacé quelque peu ce trait en faisant, du père de nos inquiétudes, un chercheur de définitions. Celui qui a lu les premiers dialogues de Platon (même en essayant de le faire dans une perspective scolaire) n'a jamais manqué, je pense, d'être frappé par le fait qu'ils n'aboutissent, didactiquement j'entends, à rien. A rien, sauf à une immense inquiétude, à une immense incertitude, au sujet de la justice ou, si on préfère, au sujet de la parole.

L'humanisme est *une foi*. Une foi dans l'homme, dans sa grandeur, dans sa recherche de ce qu'il est et de ce qui lui manque. Pour celui qui croit au Christ, cette foi dans l'homme s'appuie sur une garantie extraordinaire qui dépasse ces gages pourtant bien précieux que sont nos bibliothèques: l'Homme-Dieu, mort et ressuscité.

L'humanisme est *une espérance*. Il est, non pas une définition de l'homme, mais un pari sur l'avenir de l'homme. C'est pour cela qu'il est un combat. A travers les scories, les paresses, les plateaux modérés où l'homme s'attarde au cours de l'histoire, l'humanisme est sans cesse instauration de l'homme.

Enfin, l'humanisme est *une tradition*. Cela n'est que superficiellement contradictoire avec ce que je viens de dire. Depuis nos ancêtres en la pensée, je veux dire les Grecs, les révolutions de l'homme n'ont été que les tourments de sa fidélité à lui-même. L'espérance de l'humaniste est une très vieille espérance: c'est pour cela qu'elle est tournée vers l'avenir. C'est en ce sens, sans doute, que Denis de Rougemont disait de l'Europe comme terre de l'humanisme, qu'elle est "la patrie de la mémoire, (c'est-à-dire) la mémoire du monde".

C'est cette attitude complexe qui doit déterminer en quoi l'humanisme est aussi une *nourriture*. C'est parce que l'humanisme est, à la fois, une fidélité et une espérance, qu'il suppose la familiarité sans cesse renouvelée avec les classiques de l'homme, qu'il implique la lecture de ceux qui, de la chair même de leur condition quotidienne, ont fait jaillir les beaux textes de nos fidélités et de nos espérances.

Mais c'est aussi parce qu'il est nourriture, que l'humanisme est tenté par les étroites fidélités, par ce que j'appellerais l'humanisme de papier. L'humaniste étant nécessairement un lettré, il est guetté fatalement par ce que l'Ecriture appelle la "lettre", c'est-à-dire dans un langage plus moderne, par la tentation de verbaliser sur l'homme.

A notre époque, les hommes opposent facilement la parole et la technique: sur ce point, les purs lettrés et les purs techniciens s'entendent étrangement. C'est même, semble-t-il, le seul point sur lequel ils s'entendent. Il n'est pas inutile de rappeler incidemment que le langage est, au fond, la première technique de l'homme — la première chronologiquement, mais aussi celle qui enveloppe toutes les autres. Et à entendre certains lettrés et certains techniciens, il semble bien que ce soit la plus difficile à maîtriser...

Il reste que (et je ne sais pour quels mobiles fondés en raison) ceux qui se donnent pour des humanistes méprisent fort la technique: c'est même devenu une profession de foi humaniste que de faire le procès de la technique et d'y proposer quelques remèdes nostalgiques. L'humanisme est trop souvent devenu une sorte de rancoeur, une espèce de rejet de l'homme d'aujourd'hui au nom de l'homme éternel. C'est peut-être parce qu'il tend à se transformer en un métier où on se spécialise dans les idées générales.

Karl Jaspers a parfaitement défini, à mon sens, un certain humanisme qui prolifère en notre temps: "Un humanisme conservateur sur le plan de la culture, écrit-il, voit parfois toute la vie spirituelle enfermée dans les thèmes traditionnels. Il risque alors de servir à justifier mainte bassesse par des exemples empruntés à la tradition humaniste. C'est alors qu'il s'agit de l'humanisme des gens de lettres qui vivent hors de toute décision ou plutôt qui se sont décidés contre le sérieux, pour la richesse kaléidoscopique d'un pur jeu spirituel. Peu importe alors qu'ils aient choisi pour eux-mêmes le rôle du savant, du journaliste, du converti, du nihiliste, du philosophe, ou quelque autre encore: ces rôles ne leur servent qu'à dissimuler le chaos confus d'une tradition humaine que rien n'ordonne. Ils sont l'incarnation moderne

de la sophistique, cette réalité toujours vivante, ce facteur important de la vie spirituelle, qu'il faut déplorer et dont on ne voudrait pourtant pas la disparition."

L'humanisme est généralement devenu le privilège d'un petit groupe qui n'est plus l'élite de personne; et quand l'humanisme cesse ainsi d'être solidaire des hommes concrets, il n'est plus que la recherche de la sécurité intellectuelle et spirituelle. Pourtant, nos quelques certitudes sur l'essence de l'homme ne doivent pas constituer une sorte de refuge à l'abri des inquiétudes et des misères concrètes de l'homme d'aujourd'hui. N'étant jamais aussi assuré de ses valeurs que lorsqu'il les instaure et les vit au coeur même de l'aventure humaine, l'humanisme authentique doit découvrir sans cesse de nouvelles conditions d'incarnation. Le visage nouveau de l'humanisme éternel est à chercher dans une nouvelle solidarité avec l'homme. C'est le sort de l'homme d'aujourd'hui (tel que nous avons essayé de le décrire) qui devrait être son interrogation essentielle; et sa réponse passera ainsi nécessairement par le chemin des sciences de l'homme.

Le clair visage de ce nouvel humanisme, ce n'est pas dans un article que l'on pourrait le décrire. J'aurais voulu simplement, ici, en manifester l'urgence et indiquer les voies de sa recherche. Car c'est bien d'une recherche qu'il s'agit: il faut d'abord nous avouer qu'il n'y a plus d'humanisme aujourd'hui. Et l'avouer en ne laissant pas entendre que l'on a la solution toute prête, à portée de la main... si le monde voulait bien comprendre! Les humanistes doivent commencer par réaliser qu'ils ne comprennent plus grand chose à l'homme de cette époque. Ce ne sont pas quelques essais brillants (ceux que l'on cite habituellement lorsqu'il s'agit d'humanisme) qui vont donner un sens aux techniques complexes sur lesquelles repose la vie de l'homme d'aujourd'hui et aux multiples travaux scientifiques qui s'accumulent et qui, justement, portent sur l'homme. L'humanisme devra dorénavant, à mon sens, faire l'objet de recherches complexes comme celles que l'on poursuit dans les sciences.

A quand un institut de recherches consacré entièrement aux problèmes et aux conditions de l'humanisme? Poser cette question n'est pas tout à fait utopique. Déjà, des hommes à travers le monde, y songent. Je ne citerai, comme exemple, que le beau travail effectué, autour de Gaston Berger et d'une revue qui s'intitule *Prospective* (un vocable dont il n'est pas nécessaire de démontrer la résonance humaniste), par un groupe de praticiens des sciences de l'homme soucieux de la signification profonde de leurs travaux.

Il est sans doute téméraire d'essayer d'indiquer dans quelle direction une recherche de ce genre devrait se poursuivre. Je m'y risquerai pourtant, en terminant: je ne ferai d'ailleurs que dégager ainsi les conséquences essentielles des analyses sommaires que j'ai proposées tout au long de cet exposé.

Cette recherche, à mon sens, devra s'orienter dans deux directions principales.

Il nous faudra d'abord définir un humanisme pour ce que nous avons appelé, jusqu'à maintenant, "la masse". J'ai essayé de dire comment l'homme d'aujourd'hui est confiné à une situation restreinte et borné dans la société, comment aussi, après la destruction de la tradition qui lui donnait spontanément dans la société ancienne, un univers spirituel, il est livré à cet universel de pacotille que constituent les techniques de l'unanimité sociale. L'ouvrier et le paysan ne retrouveront dorénavant la cohérence de leur conscience que si une culture les porte à la dimension de leur situation dans la société globale. Il ne pourra plus s'agir de la culture spontanée de jadis, mais d'une culture construite — comme celle qu'ont élaborée les anciens humanistes, pour un groupe restreint. Mais c'est dire, du même coup, que songer à "la culture populaire" ou à "l'éducation populaire" ne doit plus renvoyer à l'idée de vulgarisation ou à une sorte d'annexe, parmi beaucoup d'autres, de l'Université ou de l'humanisme. Pour l'ouvrier comme pour le bourgeois, l'objectif de la culture dite "générale" est désormais le même. Le bachelier comme le travailleur manuel appartiennent maintenant à "la masse". Confinés à un horizon restreint, tous les deux ne vivent plus qu'une petite partie de la vie collective et sont soumis aux techniques sociales.

Dans ce contexte, il s'agit de rechercher comment nous pourrions faire réaliser à la personne, à quelque classe qu'elle appartienne, ce qui, dans sa situation, dans la chair même de ses statuts et de ses rôles sociaux, pourrait, par dialogue avec sa conscience, la mener à l'universel authentique. Il nous faudra découvrir ce qui permettrait à tout homme d'assumer la culture que réinvente ou que cristallise sans cesse autour de lui le brassage de son milieu social, de transmuer celui-ci en pouvoir de son propre esprit. Il nous faudra chercher ce qui lui permettrait, non pas de s'"adapter" au sens que ce mot prend chez beaucoup d'éducateurs et de psychiatres d'aujourd'hui, mais d'inventer des normes culturelles cohérentes à la mesure de sa situation. Il s'agit, on le voit, de convertir radicalement notre humanisme, de substituer au mythe d'un universel considéré comme comprimé de connaissances, des processus d'universalisation de la conscience des individus.

En bref: quels sont les moyens et les itinéraires concrets que nous pourrions indiquer à chaque homme pour qu'il puisse faire monter sa situation sociale, étroite, parcellisée, au plan de la société globale à laquelle, dans l'ère nouvelle, il est nécessairement confronté? C'est là la première ligne de recherche du nouvel humanisme. Et c'est là une tâche immense, j'ai à peine besoin de le souligner.

On voit déjà que cette première entreprise du nouvel humanisme est nécessairement liée de très près aux sciences de l'homme. Non pas seulement parce que seules ces sciences sont susceptibles de fournir les données préalables, non pas seulement parce que le réseau des techniques qui tissent l'existence de nos contemporains s'alimente à nos disciplines, mais, avant tout, parce que seules nos sciences sont susceptibles de donner au nouvel humanisme la complexité et l'efficacité nécessaires. On pourrait dire d'un certain humanisme actuel ce que Péguy disait du kantisme: "il a les mains pures, mais il n'a pas de mains". L'humanisme de demain sera armé de techniques.

Mais si ce que nous avons dit tantôt de l'ambiguïté des sciences de l'homme est juste, on aperçoit aussitôt ce qui sera la deuxième grande voie de recherche pour le nouvel humanisme.

Les sciences de l'homme ne seront pas converties à l'humanisme parce que nous aurons simplement fait de leurs praticiens des "hommes dits cultivés": nous aurions alors simplement prolongé cet humanisme par juxtaposition, ce que je dénonçais tantôt. Il ne s'agit pas, non plus, d'insérer des perspectives morales ou normatives dans nos techniques de recherches ou dans nos théories positives: les pseudo-philosophes ou les essayistes, coiffés ou non du titre de sociologue, d'économiste ou de psychologue, qui dénoncent la statistique ou nos procédures objectives doivent continuer de nous faire sourire.

Il ne suffira même pas d'enseigner aux praticiens des sciences de l'homme, à côté des données proprement scientifiques, des principes de morale individuelle et sociale. Evidemment, le praticien des sciences de l'homme doit disposer d'un certain nombre de critères fixés par la philosophie traditionnelle: les notions de finalité, de valeur, de bien commun... ne sont pas, en soi, du ressort de la science positive. Mais ces notions — qui sont primordiales — sont malgré tout insuffisantes. La notion de bien commun est, comme telle, incapable de fixer avec suffisamment de complexité la finalité d'une pensée technique raffinée sur la croissance ou la planification économique; la notion de "bien" ou de "valeur" ne saurait pas, non plus, répondre entièrement aux besoins du psychanalyste lorsqu'il s'agit de déterminer en quel sens son client est "anormal" quand il engage le dialogue avec lui ou en quel sens il est "normal" lorsque la cure doit se terminer. La simple détermination de ce qu'est le "bien" ou la "valeur" ne suffit plus ni à l'homme de notre société, ni au praticien des sciences de l'homme. Il nous faut dorénavant, pour vivre ou pour penser l'homme, des définitions complexes de diverses finalités; bien plus, il nous faut aussi des indications concrètes sur les institutions susceptibles de soutenir de pareilles visées de la finalité.

Les sciences de l'homme ne sont pas des sciences de la finalité et, si elles veulent rester des sciences, elles ne doivent pas se métamorphoser en morales. Mais, seules, elles peuvent nourrir une science complexe des fins dont ont également besoin l'homme de notre société et le praticien des sciences de l'homme. Répétons-le: ce qui fait essentiellement problème pour un nouvel humanisme, ce n'est pas que l'homme ait enserré l'humain dans de multiples procédés d'objectivation; c'est qu'il ne sache plus penser cet immense appareil sous l'angle de la finalité — une finalité qu'il ne peut dorénavant viser que par de multiples médiations concrètes: il appartient à l'humanisme de rendre explicites ces médiations s'il ne veut pas rompre avec l'homme.

Cela suppose que les sciences de l'homme ouvrent un nouveau chantier — où elles rechercheraient systématiquement les sources idéologiques, sociologiques et philosophiques de leur inspiration profonde. Comment nos sciences ont été exigées par les besoins de notre type de société, comment, par ailleurs, elles transcendent celle-ci pour viser un universel qui, nous le soupçonnons bien, n'est pas du même caractère que celui de la physique? Voilà, il me semble, la seconde grande tâche qui s'impose dans la quête d'un nouvel humanisme. Elle est tout aussi considérable que la première: elle comporte des aspects historiques, épistémologiques, pédagogiques dont nous entrevoyons l'ampleur.

Il pourra sembler que mes propos se ramènent, en définitive, à une sorte de vaste plaidoyer pour les sciences de l'homme — dans lesquelles, personnellement, je travaille. Mon intention était bien différente; je ne voulais pas réclamer un privilège, mais circonscrire un très lourd devoir. Dans l'état d'incertitude où nous sommes, ce n'est pas exclusivement aux praticiens des sciences de l'homme de dire l'avenir de l'homme. Mais ce sont eux, qui sans doute, concrètement, quotidiennement, sentent davantage la nécessité d'un nouvel humanisme. C'est à eux qu'il revient, comme le plus difficile devoir, sinon d'en décrire le visage, du moins de le chercher inlassablement.

★

L'ÉPOUSE, L'AMANTE, OÙ EST-ELLE ?

Thérèse Gouin-Décarie

EN apprenant que le thème choisi cette année par la Société Saint-Jean-Baptiste était la femme canadienne-française, je me sentis vaguement humiliée: le billet de Michel Roy m'expliqua à moi-même ce sentiment. Il écrit:

> *"Nous avons cru qu'il suffisait d'inviter la femme à nous exposer ses problèmes, de la même manière qu'on invite parfois les Noirs du Sud des Etats-Unis à nous confier leur amertume."*
> (Le Devoir, *24 juin, 1961*).

Et il est vrai qu'analyser la femme canadienne-française, c'est en faire un modèle peut-être, mais c'est aussi en faire un problème, un cas. C'est l'extraire du reste de la communauté et l'isoler du contexte universel. Ceci semble infiniment déplaisant à la femme que je suis et j'ai retrouvé chez des collaboratrices de ce numéro spécial du *Devoir*, ce rejet de l'idée qu'être femme constitue un cas particulier (voir surtout à ce sujet l'article d'Adèle Lauzon: "Etre une femme n'est pas une profession ni un statut social").

UN MODE D'ÊTRE

Etre femme constitue un cas particulier *autant* et *pas plus* qu'être homme, autant et pas plus qu'être enfant, autant et pas plus qu'être vieux. C'est un mode d'être (1). Quant à la femme canadienne-française, elle n'existe pas: elle est de l'ordre du mythe et d'un mythe affreux auquel je refuse d'appartenir. Ce mythe fut si admirablement analysé par Jean Le Moyne dans cette même revue (2) que j'ose à peine l'aborder à nouveau. Que peut-on ajouter à cette pensée dense et documentée, à ce texte violent, respectueux et cathartique? S'il arrive au psychologue de cerner certaines réalités irrationnelles, seul l'écrivain les rend vraiment communicables... Aussi ne reviendrai-je sur ce thème que pour en souligner un aspect: son primitivisme.

Sans doute, tous les mythes sont-ils primitifs car ils jaillissent initialement de l'inconscient et l'inconscient n'a ni âge, ni nuances. Il ignore l'indifférence et les demi-mesures: il aime ou il hait. Pour lui, une chose ou une personne ne saurait être neutre: elle est nécessairement maléfique ou bénéfique. L'inconscient n'a pas d'âge: il ne vieillit jamais. Et les mythes sont universels — du moins les plus fondamentaux — tels la re-naissance (le retour au sein maternel et la seconde naissance), la mère-vierge (la femme qui a un ou plusieurs enfants sans avoir connu de relations sexuelles) l'homme-bête (l'être mi-humain et mi-animal) etc., de sorte qu'il n'est guère possible d'expliquer un peuple à partir de l'un de ces grands mythes. Toutefois, le poids, le degré d'actualisation d'un mythe, même universel, varie d'un peuple à l'autre et, à l'intérieur d'un même peuple, d'un siècle à l'autre, si bien que l'acuité d'un mythe particulier peut (à un moment précis de l'histoire d'une collectivité) éclairer des attitudes profondes, des préjugés et même une législation.

UN MYTHE EFFICACE

En cette deuxième moitié du XXième siècle, l'un des mythes les plus efficaces au Québec reste celui de la *mère canadienne-française:*

> *"On peut se représenter diversement une femme d'aujourd'hui, canadienne-française et mère. Par exemple, avec tablier ou sans tablier; sur "prélart" ou sur tapis. Si nous laissons venir les associations, laquelle des deux images s'imposera et se complétera sans égard à l'expérience particulière de chacun? La première évidemment. Et c'est une apothéose: la mère canadienne-française se dresse en calicot, sur "son prélart", devant un poêle et une marmite, un petit sur la hanche gauche, une grande cuiller à la main droite, une grappe de petits aux jambes et un autre petit dans le ber de la revanche, là, à côté de la boîte à bois. L'époque est vague, mais nous sommes nettement orientés vers le passé ou vers des attardements de plus en plus rares. Notre image a beau ne correspondre à rien d'actuel ou à peu près, elle s'impose avec insistance, elle est familière à tous et constitue une référence valable pour tous. Nous avons affaire à un mythe." (2)*

Si notre adhésion immédiate à cette image ne suffisait pas à nous convaincre de l'existence de ce mythe, la lecture de quelques lettres récentes (portant sur le rôle de la femme) dans

---

(1) BUYTENDIJK F.J.J.: La femme, ses modes d'être, de paraître, d'exister. — Desclée de Brouwer, 1954.

(2) LE MOYNE JEAN: La femme dans la civilisation canadienne-française. — Cité Libre, juin 1957.

(3) LUSSIER ANDRE: Les dessous de la censure. — Cité Libre, juin-juillet 1960.

le Courrier-Confidences de la Presse, devrait le faire. La mère y est moins paysanne, elle a moins d'enfants, mais elle se prépare à cuisiner ou elle vient de terminer un excellent repas pour le mari... qui n'est pas encore arrivé.

Comme nous l'avons signalé plus haut, à lui seul, ce mythe n'a rien d'étonnant: le mythe de la femme géante-procréatrice se retrouve chez tous les peuples du monde, sous une forme ou sous une autre. Ce qu'il a d'effarant dans notre contexte, c'est sa puissance dévoratrice: il attire à lui tous les autres phantasmes de féminité. Il n'a pas de contre-partie. La femme canadienne-française, c'est cette mère — rien d'autre. Sans doute à cette image vient s'associer de façon estompée et en transparence, d'autres images: celle de la vierge consacrée et celle de la virago (Madeleine de Verchères et son fusil) mais l'épouse, l'amante où est-elle? Il y a bien la pâle Evangéline mais elle pleure plus qu'elle n'aime... et ce n'est point nous qui l'avons créée. Il semble que rien dans nos schèmes de pensée ne nous permette de faire une héroïne de la femme dévorée d'un grand amour humain. Pourtant en d'autres pays ce titre de gloire suffit pour entrer dans l'histoire!

LA QUESTION

D'où vient que dans la mentalité québécoise, seule la mère ou la religieuse ait droit à une niche et qu'on laisse dans la rue, avec les prostituées, l'amoureuse?

André Lussier a déjà analysé comment la peur et le mépris de la chair ont déterminé cette dichotomie (3), cette peur et ce mépris s'expliquant partiellement eux-mêmes par toute une série de facteurs historiques, mais il reste qu'on peut se demander s'il s'agit là vraiment d'un refoulement de la sexualité — ce qui indique déjà une certaine évolution psychosociale — ou s'il ne s'agit pas plutôt d'un arrêt de croissance — ce qui est plus primitif. Ainsi ce ne serait pas parce que nous sommes évolués (même si c'est de façon boiteuse), ce ne serait pas parce que nous avons découvert des valeurs supérieures aux biens charnels, que nous opposerions sans cesse mère et amante, sans parvenir à les synthétiser jamais, mais bien parce que nous serions restés accrochés à des schèmes primitifs de la petite enfance...

Au début de l'existence, le petit de l'homme vit en dehors d'un contexte de réalité: sa perception elle-même est déformante et son univers intérieur diffère plus radicalement de celui de l'adulte que l'univers du quimboisseur martiniquais ne diffère de celui du professeur de logique mathématique. De toute évidence, la notion d'*homme* et de *femme* reste totalement étrangère au jeune bébé. Aux environs de deux ans, l'enfant établit une première différenciation entre les sexes. Cette différenciation ne s'appuie pas seulement sur la découverte (plus ou moins précoce selon les cas) des différences anatomiques, mais surtout sur une discrimination progressive des rôles féminin et masculin: à cette époque et pour plusieurs mois encore, il y a identité dans la mentalité enfantine entre *femme* et *mère*, entre *homme* et *père*. La découverte de la femme, compagne de l'homme, est beaucoup plus tardive et déjà toute baignée de conflits. Ce n'est en effet qu'en s'identifiant graduellement à sa mère que la petite fille découvre peu à peu la complexité du rôle féminin. Elle prend conscience que cette femme, qui est sa mère, est aussi l'épouse de son père: elle sent confusément qu'il existe entre ses parents un lien unique et incommunicable et après une période de jalousie où le père est perçu comme un simple rival (susceptible de lui voler un peu de l'amour maternel) elle en vient, aux environs de 4 ou 5 ans, à vouloir jouer totalement son rôle de future femme. Après avoir imité les diverses tâches maternelles, elle rêve d'assumer aussi les fonctions de l'épouse.

LOGIQUE

Ces processus sont connus et en les rappelant ici, je n'ai voulu que souligner l'*ordre d'apparition* des phénomènes. Comme on peut le voir, l'association *femme-mère* est une notion plus simple, plus primitive que l'association *femme-amante* (ou *femme-épouse*, j'emploie indifféremment ici l'un ou l'autre terme, car il est évidemment inconcevable qu'une femme puisse être *totalement* une épouse sans être l'amante de son mari...). Cette seconde notion exige une saisie plus profonde du réel et la perception de la complexité du rôle de la femme.

Cette saisie semble interdite à certaines personnes, ou à certaines collectivités, qui n'arrivent pas à dépasser la conception primaire et univoque de la femme-procréatrice: selon cette mentalité, la femme est premièrement la mère, secondairement l'épouse... Ce qui est ennuyeux, c'est que cet ordre se trouve inversé génétiquement dans le réel: la femme est une amante avant d'être une mère et ceci non seulement au plan physiologique mais aussi au plan psychologique. Il y a des étapes dans la marche vers la maturité que l'on ne peut escamoter impunément: l'individu qui n'a pas eu d'enfance et que l'on a poussé précocement vers des tâches qui le dépassaient, ne fait pas un citoyen capable d'assumer, plus tôt que d'autres, ses responsabilités d'adulte, mais un perpétuel insatisfait qui cherchera pour le reste de ses jours les nourritures infantiles qu'il n'a pas connues. La femme ne saurait atteindre la maturité dans

La liberté ne supporte pas d'ornières

Alice Poznanska

On discute souvent, au pays de Québec, de la liberté d'expression. Ce sujet fut même un thème de controverses violentes à l'époque, pas très lointaine, où monsieur Duplessis tenait les rênes du gouvernement provincial. Pourtant, malgré les avantages que pouvait apporter alors une manifestation d'appartenance ou de sympathie à l'égard de l'Union Nationale, la critique avait libre cours puisque des intellectuels et représentants des professions et des métiers divers n'hésitaient pas à s'élever fréquemment contre les autorités. En somme, le fait de ne pas être d'accord avec les dirigeants signifiait essentiellement abdiquer les profits matériels que procurait l'attitude inverse.

UN CHANGEMENT

En France, pays de liberté par excellence, selon l'imagerie d'Epinal, le problème ne se pose pas aujourd'hui dans les mêmes termes. Depuis que le général De Gaulle est devenu chef du gouvernement, un changement s'est opéré dans l'attitude des Français à l'égard de la politique nationale. Au cours des années qui ont précédé sa prise du pouvoir, les ministères tombaient à un rythme de plus en plus vertigineux et cette instabilité gouvernementale affectait profondément le prestige de la France à l'extérieur. Pour les simples citoyens cependant, le phénomène ne présentait pas de danger en soi. Bien entendu, certains se rendaient compte d'une sorte de déchéance qui menaçait les institutions républicaines, mais rien n'était changé dans les habitudes, profondément ancrées, de l'homme de la rue. On se réunissait, on discutait librement telle ou autre mesure, on critiquait et on concluait généralement, selon la bonne vieille manière populaire, que tout allait bien mal. Ce n'est plus le cas en 1961.

SE TAIRE

Les Français ont appris à se taire et à éluder la majorité des questions qui ont trait à la politique. Il ne s'agit pas là d'un désintéressement, d'une indifférence provenant de la lassitude, comme certains se plaisent à l'affirmer, mais d'une attitude nouvelle et parfaitement étrangère à l'esprit du Français moyen, tel que nous l'avons connu à travers des longues années de son histoire. Le général De Gaulle, en effet, n'est pas un homme d'Etat comme les autres, puisqu'on a entouré son nom d'une valeur de symbole. Parce qu'il a su se retirer de la politique, peu de temps après la libération, il est resté l'homme providentiel qui a permis à la France d'éviter la honte de la défaite. On a admiré son désintéressement et on retrouve cette admiration autant chez les gens simples que chez les intellectuels qui se sont prévalus autrefois de leur droit sacré de critique. Ce qui n'empêche pas un grand nombre d'individus de ne pas être d'accord avec ses idées, de comprendre mal sa façon de régler le problème algérien et d'envisager avec inquiétude la croissance continuelle de ses prérogatives gouvernementales. Quelques journaux protestent, de temps en temps, mais la masse reste muette.

L'ÉPOUSE, L'AIMANTE, OÙ EST-ELLE?

(*suite de la page précédente*)

la maternité (car psychologiquement, on n'est pas mère automatiquement le jour où l'on accouche, on le devient progressivement) si elle ne peut s'épanouir comme épouse. C'est une loi tragique mais que les cliniciens vérifient quotidiennement: l'équilibre dans les relations conjugales détermine l'équilibre dans les relations parentales ou, en d'autres termes: la femme frigide est une mère incomplète.

Quel dommage que les processus psychologiques obéissent à cette logique et comme les choses seraient plus simples pour quantité d'éducateurs si l'on pouvait éviter cette étape intermédiaire entre la virginité et la maternité. Car, en définitive, cet ordre inéluctable signifie que pour préparer la jeune fille à remplir adéquatement son rôle de *femme,* il faut songer (entre autres choses) à la préparer d'abord au mariage, ensuite à la maternité. Cela signifie qu'il faut la rendre capable d'aimer un homme si on veut qu'elle soit capable de conduire ses enfants à la maturité. Cela signifie qu'il faut chercher à faire éclore en elle un peu plus l'amoureuse, un peu moins la mère de famille nombreuse...

Ses enfants ne s'en porteront que mieux.



Demander à un Français ce qu'il pense du problème algérien, notamment, veut dire obtenir une réponse vague; pourtant il ne faut pas s'illusionner; il a des idées sur la question, mais il n'ose pas les exprimer. Il ne craint pas toutefois de perdre sa situation ou son droit à l'avancement dans la hiérarchie sociale, mais plus simplement il semble ne plus avoir confiance dans son propre jugement en face de l'autorité du président, qu'il estime malgré tout. De Gaulle est un des rares chefs d'Etat qui, à l'époque actuelle, n'a pas besoin de se réfugier derrière le paravent de la petite phrase à la mode: "il a été mal renseigné". De Gaulle n'est même pas forcé d'expliquer ses agissements, de les justifier, de faire de la propagande pour les rendre populaires. Les pourparlers avec le G.P.R.A. n'aboutissent pas, sa politique agricole se solde par un échec, mais les masses françaises continuent à lui accorder un crédit qu'elles n'ont été prêtes à offrir à personne d'autre. Même les militaires insurgés n'ont pas osé le rendre responsable personnellement d'un état de choses qu'ils ont pourtant refusé d'accepter.

AU PROCÈS DES BARRICADES

Au cours du "procès des barricades" des hommes qui furent autrefois des collaborateurs du Général de Gaulle, qui ont facilité sa prise du pouvoir espérant qu'il appliquerait la politique de force, inhérente en principe à l'esprit d'un officier de carrière, n'ont rien dit qui aurait pu porter atteinte au prestige du Président. Il ne s'agissait pas toutefois d'un phénomène dicté par la pusillanimité, l'issue du procès étant facilement prévisible à l'avance, quoi qu'ils puissent dire ou faire.

En ce qui concerne les politiciens qui entourent de Gaulle, le silence est également de rigueur. Les revirements de la politique du chef de l'Etat français, qui sont souvent parfaitement imprévisibles, devraient susciter cependant plus de réactions. Ainsi il a refusé à l'armée le droit de s'opposer à l'ennemi algérien en pleine effervescence et même de venger les victimes des embuscades et des attentats. Par contre, il n'a pas jugé nécessaire de donner suite aux notes de Bourguiba réclamant l'ouverture des négociations pour l'évacuation de la base de Bizerte et la rectification de la frontière-sud du Sahara. Par la suite, il n'a pas hésité, contrairement à ses principes de pacifisme à outrance, à laisser la liberté d'action à l'armée française, qu'elle n'a jamais pu exercer pleinement en Algérie. Dans les deux cas, cependant, de Gaulle a tenté, surtout et avant tout, de préserver le prestige en déclarant que l'O.N.U. n'a pas le droit d'intervenir dans des différents qui opposent la France et ses anciennes colonies.

Attitude dont la fermeté impressionne le monde et les hommes d'Etat et qui vaut à chacun de ses rares discours un succès tout à fait particulier, malgré le contenu qui ne manque pas de décevoir généralement à cause de l'ambiguïté parfaitement étanche qui leur est propre. Le chef de la république française représente à lui seul une force qui impose l'estime, sinon la crainte. Pourtant le président de Gaulle peut se tromper et la France paiera d'autant plus cher ses erreurs qu'aucune voix d'opposition réelle ne s'élève aujourd'hui et que personne ne semble être en mesure de porter le poids de sa succession. Il ne s'agit pas d'un parti au pouvoir, mais d'un homme qui dicte ses volontés et nous avons vécu dans notre province les expériences d'une politique trop étroitement liée à l'autorité du chef du gouvernement.

LE "GÉNIE DE LA PATRIE"

Dans ses mémoires le général de Gaulle a écrit: "Toute ma vie, je me suis fait une certaine idée de la France... S'il advient que la médiocrité marque, pourtant, ses faits et gestes, j'en éprouve la sensation d'une absurde anomalie, imputable aux fautes des Français, non au génie de la patrie." En somme, il dissocie la notion de patrie de celle de peuple et si aujourd'hui le Français a perdu son individualisme foncier et proverbial, s'il évite de discuter les problèmes politiques de son pays, c'est parce qu'il a été au rang d'un être plus ou moins irresponsable dont les facultés de jugement sont considérées comme nocives. En face de de Gaulle le peuple muet attend et si un échec devait couronner sa politique, cet état d'esprit, qu'il a sciemment créé, pèsera lourdement sur l'avenir, non seulement de la France, mais également des Français.

La liberté n'est pas un mot vague, ni une valeur abstraite et la grandeur d'un pays dépend de la possibilité que détient la nation de raisonner, de vibrer, de réagir librement. Peu importent les causes pour lesquelles les hommes aliènent leur droit d'avoir des opinions; un peuple qui se soumet et se laisse mener docilement, par un homme ou par une clique, le fait toujours au détriment de son caractère propre. Autant le rôle du Général de Gaulle est important dans le contexte de l'actualité et même providentiel sous certains aspects, autant l'histoire aura peine à lui pardonner d'avoir réduit les Français au rôle de spectateurs passifs qui ont abdiqué leur droit le plus sacré: celui de ne pas être d'accord.

Paradoxalement, le Général de Gaulle, qui a sonné le réveil de la nation opprimée par l'occupant en 1940, semble vouloir exiger d'elle aujourd'hui une passivité qui ne pardonne pas.

★

QUI OPPRIME les malades mentaux ?

Georges Dufresne

CONTRE une corruption touchant une situation complexe et défendue par ceux qui en tirent avantages et bénéfices, les personnes informées se retrouvent parfois impuissantes et se laissent même réduire à un silence complice. Il arrive alors qu'une simplification, facilement abusive, mette en train ce qui était paralysé.

Ce fut le cas pour le parler *joual*, l'an dernier. Aujourd'hui, c'est contre la corruption des "hôpitaux" à l'usage des malades mentaux que se lève l'indignation populaire.

Le sentiment de révolte est indubitablement très fort, à l'heure présente. Cependant comme il est né d'un témoignage qui donne une image trop simple et en certains points erronée de la situation, il y a danger qu'à partir de ces défauts on essaie de désamorcer l'indignation populaire. Déjà, on le sait, le Dr Larue de l'hôpital Saint-Michel-Archange a fait une première tentative. Et le reportage de Gilles Pratte sur ce même hôpital était beaucoup plus optimiste qu'il ne l'aurait été si le journaliste avait su mieux évaluer les renseignements qu'on lui fournissait.

GARDONS L'OPINION PUBLIQUE EN ÉVEIL

Pour que l'indignation populaire se maintienne, il faut que les esprits informés et les chefs de file restent sur la brèche répétant les données qu'on s'appliquera à taire ou à déguiser, rappelant ce que la situation a de corrompu, ne permettant pas qu'on étouffe le scandale sous les distinctions, les nuances et surtout les constats de bonnes intentions.

La campagne, au moment où nous écrivons ces lignes, semble vraiment en train. Le Dr Camille Laurin, directeur du département de psychiatrie à l'Université de Montréal y a engagé son prestige avec une honnêteté qui exigeait, dans le contexte local, du courage. Les jeunes psychiatres, le Collège des Médecins ont emboîté le pas, d'autres groupes aussi, les journaux et revues les plus lus. Enfin, trois psychiatres d'une probité et d'une compétence indiscutées viennent d'être chargés de faire l'enquête qui s'impose.

Tout cela encore une fois est bon. La partie est bien engagée. Il faut maintenant donner au comité d'enquête le loisir d'étudier sérieusement la situation.

IL FAUT APPUYER LE COMITÉ D'ENQUÊTE

Ce serait cependant une erreur grave que de s'en remettre totalement à lui et de laisser l'opinion publique se calmer, s'endormir, avant que toute la lumière soit faite. Ce n'est pas dramatiser que de dire que le comité d'enquête trouvera des obstacles imposants sur sa route. La situation corrompue qu'ils ont pour mission d'explorer n'a pu se développer et durer aussi longtemps, sans qu'il y ait pour le moins négligence et silence complice de la part d'individus et de groupes occupant des situations responsables dans le domaine en cause. Il y a plus. Comme le signalait Gérard Pelletier, des opinions fort répandues depuis de nombreuses années soutiennent que quelques personnages puissants et qui sont encore en place (du moins au moment où j'écris ces lignes) ont appliqué leurs efforts à bloquer l'évolution de nos hôpitaux à l'usage des malades mentaux. Il y a donc raison de penser que des intérêts nombreux pourraient se conjuguer pour entraver les recherches du comité d'enquête, l'induire à tirer le manteau de Noé sur certains des responsables ou même à atténuer les recommandations qu'il lui revient de faire. On n'a pas le droit d'oublier que l'enquête porte sur un secteur du monde médical et que les membres du comité de même que le ministre de la Santé à qui ils doivent faire rapport sont tous eux-mêmes des médecins. Dans les circonstances, ce n'est pas mettre en doute leur probité que de dire qu'ils ont besoin de se sentir appuyés par une opinion publique éveillée et avertie.

Il y a à cela une autre raison, c'est que certaines des réformes que le comité devra recommander exigeront des sacrifices de la part du public, sous forme d'impôts supplémentaires, sous forme aussi de collaboration plus active à la réhabilitation des malades mentaux. Il faut donc que la campagne d'information populaire se poursuive parallèlement aux travaux du comité d'enquête si l'on veut que le gouvernement offre une oreille sympathique aux recommandations que l'on devra lui faire.

Pour toutes ces raisons, il ne faut pas cesser de verser des pièces au dossier, il faut continuer à informer l'opinion publique, il faut en particulier empêcher qu'on ne l'égare dans les multiples complications du problème et lui fasse perdre de vue certains aspects essentiels

sur lesquels il est indispensable que l'enquête en cours fasse la lumière.

Il y a certaines questions auxquelles on doit nous fournir une réponse aussi complète que possible. Il y a en second lieu des responsabilités qui paraissent avoir été trahies rendant indispensable une reddition de comptes.

LES QUESTIONS

La maladie mentale, ses implications sociales et juridiques, sa thérapeutique constitue un ensemble de problèmes complexes où les obscurités et les difficultés abondent. Cela n'empêche pas qu'il y ait certaines questions très simples que l'opinion publique, par ses représentants, doit poser, exigeant des réponses claires et qui lui permettent de juger le bien-fondé des accusations actuelles.

Par exemple, on doit exiger qu'on nous dise si oui ou non les malades mentaux hospitalisés dans les institutions de la Province reçoivent les traitements que la science médicale reconnaît les plus appropriés à leur maladie?

On doit exiger qu'on nous fournisse la comparaison des hôpitaux à l'usage de malades mentaux de la Province d'abord entre eux et puis avec les institutions équivalentes à l'étranger. (Ici, il nous faut signaler une faiblesse grave qui résulte de la composition exclusivement médicale du comité d'enquête: les médecins qui en font partie étant attachés eux-mêmes à des hôpitaux, il est délicat pour eux de comparer Saint-Jean-de-Dieu par exemple aux institutions auxquelles ils appartiennent; je pense en particulier au cas du Dr Roberts, surintendant du Verdun Protestant Hospital.)

Mais il y a des questions beaucoup plus simples et dont les réponses contribueront à notre appréciation de la situation.

Qu'on nous renseigne par exemple sur la compétence des personnes qui s'occupent directement des malades mentaux dans nos institutions. On a parlé des "officières", ces religieuses qui administrent les salles, du moins à Saint-Jean-de-Dieu et à Saint-Michel-Archange. Ont-elles fait des études en psychiatrie ou en nursing psychiatrique? Comment leur préparation se compare-t-elle à celle des infirmières dans les hôpitaux semblables, par exemple au Verdun Protestant Hospital ou à l'hôpital des Anciens Combattants à Sainte-Anne-de-Bellevue? Et les infirmiers ou gardiens, comment se comparent-ils à ceux des autres hôpitaux? Et le personnel auxiliaire: psychologues, travailleurs sociaux, physiothérapeutes, etc., y a-t-il des différences avec les autres hôpitaux tant du point de vue de la qualité de la préparation que du nombre? Et au niveau même des psychiatres, que donne la comparaison tant en qualité qu'en quantité?

Quant aux gens qui ont la responsabilité de choisir ces personnes qui s'occuperont directement des malades mentaux, ont-elles la compétence en psychiatrie pour faire ce choix? et à qui ces administrateurs ou administratrices ont-ils à répondre de leurs décisions? Par exemple, qui nomme les officières et à qui cette autorité administrative rend-elle des comptes? et comment sur ce point encore la situation se compare-t-elle avec les autres hôpitaux?

Quels sont les rôles respectifs de la direction médicale et de la direction administrative, (c'est-à-dire des religieuses) dans nos hôpitaux?

Au-delà de ces renseignements sur les modes d'organisation, il faudrait qu'on sache aussi où et en quoi il y a eu négligence dans les opérations elles-mêmes.

Sur tous ces points, nous avons entendu de nombreuses opinions; nous avons le droit d'exiger des renseignements précis et officiels des autorités responsables, c'est-à-dire du ministre de la Santé. L'opinion publique doit les demander par la voix des journaux et aussi par celles de nos représentants, nos députés.

LES RESPONSABILITÉS

Les réponses aux questions que nous venons d'énumérer sont indispensables pour départager avec justice les responsabilités dans la situation actuelle. Il est possible cependant dès maintenant, à partir des opinions qui ont été exprimées, d'entrevoir où vont certaines de ces responsabilités.

Rappelons au préalable que la première responsable c'est la société qui a créé et maintenu le système actuel et qu'elle fait plus pour des fins égoïstes que dans l'intérêt du malade, comme le montre Michel Foucault dans son *Histoire de la Folie* qui vient de paraître et comme le rappelait André Laurendeau plus récemment encore. Or, je cite toujours André Laurendeau, "la société, c'est vous, c'est moi. Nous portons tous notre part de responsabilité, [parce que nous sommes portés à refuser l'aliéné, à nous détourner de lui.] Incriminer exclusivement la direction et le personnel actuel de ces hôpitaux ce serait adopter une attitude de légèreté."

Il n'en reste pas moins vrai que pour ne pas être exclusive, la responsabilité la plus directe et la plus forte revient aux gens qui ont pris en charge les malades mentaux, c'est-à-dire les religieuses, les psychiatres des institutions en cause et le ministre de la Santé.

• 1) *Les religieuses*

Comme l'écrivait Gérard Pelletier dans *La Presse*, "... la communauté religieuse en charge de Saint-Jean-de-Dieu en porte sans doute une grande part (des responsabilités). Il serait trop facile de crier "dévouement" ou "charité" et de passer outre. Quand on accepte une tâche de ce genre, le dévouement ne suffit pas; il faut aussi la compétence. Quant à la charité, c'est précisément la vertu chrétienne la plus vigilante, celle qui, pour être authentique, doit s'adapter aux nécessités du temps et refuser les compromis qui deviendraient des complicités."

Avec les renseignements que nous avons, la responsabilité des religieuses apparaît double dans la situation d'oppression où sont placés les malades. Il y a celle dont parle Gérard Pelletier qui est d'accepter de se faire les exécutrices d'un système inhumain (étant donné la maigreur des subsides que leur fournit le ministère de la Santé), exécutrices enthousiastes d'ailleurs puisqu'elles réussissent à faire des économies de millions sur ces subsides déjà effroyablement inadéquats. Cette première responsabilité au plan administratif a aussi d'autres aspects: le fait par exemple de continuer sans protester à administrer des établissements d'un type (6,000 patients) reconnu impropre à la guérison des malades qui y sont placés; que cela soit chez elles le fait de l'ignorance ou d'un respect injustifié de l'autorité, il y a culpabilité de fait. On leur reproche aussi de n'accorder qu'un minimum de collaboration aux psychiatres de l'institution.

Ce reproche, me semble-t-il, n'est qu'un aspect du second type d'oppression qu'elles exercent sur les malades mentaux, et qui est le manque de respect pour leur dignité humaine. Du témoignage de Jean-Charles Pagé et aussi d'autres expériences dont nous avons eu connaissance se dégage l'impression que les religieuses sont fortement portées à traiter les malades mentaux comme des enfants. Ceci qui peut paraître anodin au non-initié et même compréhensible en fonction du grand nombre de malades dont chaque officière a à s'occuper, nous paraît avoir des racines beaucoup plus profondes et aussi conduire à des conséquences assez graves. L'on peut se demander si ce n'est pas par un effet de leur état de vie lui-même, avec le voeu d'obéissance et la soumission perpétuelle à une supérieure, que les religieuses sont portées à traiter en enfants les malades qui sont à leur merci, les pliant à leur optique de religieuses, eux qui arrivent d'un monde si différent. L'on imagine facilement les humiliations et les frustrations. Il y a plus grave encore: c'est qu'un tel régime ne peut qu'entretenir et encourager la régression émotive, alors qu'il faudrait en favoriser le dépassement. J'insiste, ceci me paraît très grave et amène à poser l'hypothèse que les religieuses par leur état de vie seraient particulièrement inaptes à s'occuper des malades mentaux.

• 2) *Les psychiatres*

La responsabilité des psychiatres qui acceptent année après année de travailler dans des institutions scandaleusement inadéquates et de couvrir ce qui s'y fait, et surtout ce qui ne s'y fait pas, du prestige de leurs titres et de leur profession, ont une part importante de responsabilité dans l'injustice ainsi exercée contre les malades mentaux. Ils nous paraissent avoir un devoir strict de protester non pas platoniquement, comme certains l'ont fait, mais d'une façon qui soit efficace même si elle doit comporter des risques. La seule excuse dont on puisse leur accorder le bénéfice me paraît être l'ignorance et la transformation extrêmement rapide de la psychiatrie. Mais cela ne justifierait pas toutes les compromissions et les abus de pouvoir que la situation présente laisse présumer. Signalons, entre parenthèses, que le mémoire communiqué récemment par un groupe de psychiatres n'est signé, à quelques exceptions près, que par des psychiatres de moins de quarante-cinq ans. Et leurs aînés? — car il y en a tout de même quelques-uns.

• 3) *Le ministre de la Santé*

Gérard Pelletier écrit: "Quand on dit que l'Etat paye chez nous $2.75 par jour par malade mental au lieu du *per diem* moyen de quelque $15 versé par l'assurance-hospitalisation, on a mesuré l'abîme d'inconscience où fut plongé pendant ces quinze ans notre ministère de la Santé." Inconscience, impéritie, faiblesse? N'oublions pas qu'il s'agit d'un ministre responsable. Et au cours de ces quinze ans il est certain que des mémoires nombreux lui ont été remis, que des représentations pressantes ont été faites. Un ministre, même s'il arrive qu'il subisse de fortes pressions, même s'il peut être coincé entre un premier ministre malcommode et un personnage ambitieux et habile, peut toujours démissionner. Evidemment la chose exige une probité peut-être rare... quand l'impunité paraît assurée.

• 4) *Le Collège des Médecins*

On me permettra de citer encore Gérard Pelletier: "...quand il existe un corps public nanti des privilèges que possède celui-là et chargé des devoirs exacts qui lui incombent on s'étonne qu'il n'ait jamais sonné le tocsin." Ajoutons que j'ai trouvé à la fois indécente et comique la hâte mise par le Collège à prendre la vague de l'indignation populaire, lui qui, aussi bien renseigné qu'il était, avait gardé le silence si longtemps. Cela nous amène à

Le point de vue d'un psychiatre

Pierre Laberge

DURANT mon cours de médecine, il n'y a pas si longtemps, comme les fous ne criaient pas encore au secours, un besoin urgent de psychiatres ne se faisait pas sentir; du moins, si cri il y avait, il ne parvenait pas jusqu'à la faculté de médecine. On pouvait toujours s'en étonner, ressentir par soi-même ce besoin, et s'exiler aux Etats-Unis pour quatre ans. Douce perspective, vu qu'au retour, la nécessité de former des psychiatres ne s'étant pas fait sentir, il était peu probable qu'une fois reçus, on les accueille à bras ouverts. C'était l'époque heureuse où Duplessis, sans doute vieillissant, disait, parlant des psychiatres, n'avoir que faire des "tireux de bonne aventure". Les fous en effet, mon cher Pagé, ne criaient pas encore au secours: ils se taisaient, et bien d'autres avec eux, qui ne l'étaient pas.

LE PROBLÈME EST POSÉ

Trois ans après, une nouvelle génération politique a pris la place de l'autre, pas moins conservatrice au fond, mais incapable d'empêcher l'éclatement de structures vermoulues. La situation faite aux malades mentaux, la mentalité rétrograde qui présidait à son maintien coûte

---

QUI OPPRIME LES MALADES MENTAUX?

(*suite de la page précédente*)

nous demander s'il ne vaudrait pas mieux que le gouvernement abandonne la tradition de confier le ministère de la Santé à un médecin. Un tel changement pourrait nous valoir une surveillance réciproque plus en éveil et la santé des citoyens y trouverait peut-être quelque profit.

• 5) *L'Association de la Santé mentale, division du Québec*

Plus encore peut-être qu'au Collège des Médecins il revenait à ce groupement de protester contre la situation scandaleuse faite aux malades mentaux chez nous. Il lui revenait naturellement de lancer la campagne qui est partie sans elle et qui aujourd'hui encore n'a pas même reçu son appui. C'est le travail qui lui revenait avant tout autre qui est en train de se faire. Et l'on voit cette chose paradoxale: un ex-malade entreprend à la place de l'association ce que celle-ci aurait dû faire pour être fidèle à ses buts. Aurions-nous affaire à une sorte de syndicat de boutique? L'humiliation me paraît assez flagrante pour qu'il soit inutile d'insister.

Nous arrivons en fin de compte aux responsabilités qui reviennent aux parents eux-mêmes des malades, aux employeurs ou plutôt à ceux qui refusent d'employer les ex-malades, au public en général, à vous, à moi. Aujourd'hui surtout, alors que de nouvelles méthodes de thérapie permettent d'éviter l'hospitalisation dans de nombreux cas et d'en limiter la durée dans la plupart des autres, il nous faut assumer la responsabilité qui nous appartient de faciliter aux malades mentaux la participation ou le retour à la société que nous formons. Il nous faut collaborer à l'éducation populaire sur ce point.

Quant à ce qui est de la situation scandaleuse qui nous a été révélée, nous ne devons pas permettre à notre attention de s'en détourner tant que la lumière n'aura pas été faite et que les réformes n'auront pas été mises en train. N'oublions pas non plus qu'un effort populaire est nécessaire si l'on veut que le gouvernement se sente assez en sécurité pour imposer les sacrifices financiers qui seront nécessaires.

Les malades mentaux sont opprimés par tous ceux qui leur refusent la fraternité, l'humanité "à part entière".



que coûte, devait un jour ou l'autre, inévitablement, subir son procès sur la place publique. Il est symptomatique que le premier coup de bistouri soit venu d'un ex-malade associé à un éditeur courageux reconnu pour ses idées progressistes. Le problème se trouve ainsi posé d'emblée dans sa vraie prespective, celle de la guérison, de la réhabilitation et de l'intégration du malade dans la société.

Et à partir du moment où la société réalise qu'un malade mental interné pendant trente ans, même en étant moins bien traité qu'un criminel de droit commun, lui coûte plus cher que les moyens mis en oeuvre pour le soigner et lui redonner le statut privilégié de payeur de taxes, une transformation à tous les paliers est inéluctable, dont bénéficieront tous les intéressés, y compris les médecins.

Il est regrettable cependant que ce coup de bistouri crevant l'abcès ne soit pas venu des aliénistes eux-mêmes, qui normalement auraient dû être les premiers à critiquer un système dont ils étaient et sont encore les prisonniers. Comme il est regrettable d'ailleurs que la psychiatrie académique, enseignée par ces mêmes hommes, ait occupé si peu de place dans le programme scolaire de la faculté de médecine de l'Université Laval. Quelques heures à peine, à la fin de la quatrième année, heures escamotées par un grand nombre. Quand aux cours eux-mêmes, je puis affirmer maintenant qu'il n'y avait pas de quoi donner à aucun des futurs médecins qui se trouvaient là, une compréhension authentique de la maladie mentale, l'impression en tous cas que la chose est curable ou même seulement améliorable par des moyens autres que chimiques ou physiques. Comme méthode d'approche du malade, on nous a montré à remplir un certificat d'internement. De l'origine dynamique des symptômes, de la psychothérapie, il n'a jamais été question. De Freud non plus, sauf pour ceux qui font le rapprochement entre Freud et la psychanalyse, car on nous a parlé de la psychanalyse une fois, durant un cours sur les tumeurs cérébrales, pour nous raconter que certains malades malchanceux, souffrant de tumeurs, allaient parfois consulter un psychanalyste, que celui-ci évidemment, obnubilé par ses idées, ne diagnostiquait pas le mal, pouvant causer ainsi un tort irréparable. Voilà pour la psychanalyse. Question d'égayer l'atmosphère, je suppose, on nous présentait aussi des malades sur l'estrade, leur demandant de faire le pître. Je me souviens d'un type à la mémoire infaillible, complètement dingo par ailleurs, présenté chaque année aux étudiants, et d'un autre également très célèbre, se prenant pour saint Jean-Baptiste, qui nous fit bien rire avec ses pieds nus, sa jaquette et sa tête de précurseur.

Plus j'en écris sur ce thème, mon cher Pagé, et plus j'ai envie d'en dire, tellement je réalise aujourd'hui l'absurdité de cet univers à la Kafka, et le complice muet que j'ai été. Pourquoi n'ai-je pas le courage de rédiger moi aussi les souvenirs d'un ex-interne de Saint-Michel-Archange? Je pourrais intituler ça: "Mes deux mois à la Bastille". J'appelle ainsi cette grande masse grise hygiénique par analogie historique, m'identifiant aux malades, car personnellement je dois avouer n'avoir jamais été aussi bien logé et aussi bien nourri que dans cet hôpital. Egalement je n'ai jamais si peu appris de choses. J'ai quitté ce mastodonte avec un souvenir pénible, qui vient encore hanter mes nuits, celui de ne pas pouvoir déambuler dans une salle sans avoir à détacher de moi une horde de patients s'agrippant à mon passage et me demandant une aide que je n'étais pas capable de leur donner.

Ces scènes disgracieuses, avant très longtemps, auront disparu. Mais Saint-Michel-Archange, j'en ai bien peur, continuera encore longtemps à dresser sa masse inhumaine à proximité du Boulevard d'Orléans, à intriguer les touristes. Comment humaniser jamais la forme d'un pareil monticule de pierres et d'acier, aux fenêtres qui ressemblent à des créneaux?

L'ère des hôpitaux-prisons, la génération des médecins geôliers malgré eux, est-elle révolue? Je mets toutes mes espérances à répondre oui. Car nous, les futurs psychiatres, avons appris que la maladie mentale est curable, à condition d'y mettre le temps, l'effort et l'argent, et de ne pas se laisser aveugler par ses préjugés. Le temps est venu pour la vieille garde de se rajeunir ou de laisser sa place à ceux qui ont fait les raccordements nécessaires avec les grands courants et les découvertes récentes de la psychiatrie telle qu'elle se pratique dans les pays évolués. Ceux-là nous ont appris d'abord à voir le malade non pas comme une bête curieuse, un animal de jardin zoologique, mais comme un semblable, un frère susceptible de ne pas passer le restant de ses jours dans une prison, s'il y a possibilité pour lui d'être soigné et guéri.

Le vieil homme qui n'aimait pas les tireux de bonne aventure est mort, et les anachronismes qui peuplaient son univers ont été ébranlés à la base. Plusieurs n'ont pas résisté. Les murailles grises et les fenêtres à barreaux pour les fous tomberont-elles aussi? Personne n'a versé de larmes quand la Bastille a été prise.

★

Lettre de France

LAÏCITÉ ET CONFESSIONNALITÉ

André Desmartis

Les réflexions qui suivent sont d'un Français qui habite le Canada depuis quelques années. A l'occasion d'un séjour en France, il a adressé à des amis canadiens quelques observations sur le problème scolaire, tel qu'il l'envisage, après quelques années d'éloignement de son pays. Nous croyons que ce témoignage intéressera ceux qui étudient présentement le problème de l'école laïque chez nous.

La Rédaction.

LE thème, "Laïcité — confessionnalité de l'enseignement", est à la fois explosif et difficile: explosif parce que chacun réagit en fonction de son éducation et d'un ensemble de préjugés personnels; c'est pour cela que, malheureusement, cette question oppose violemment en bien des pays des gens de bonne volonté, croyants et incroyants, voire catholiques entre eux. Thème difficile aussi, parce qu'il n'y a pas de solution "standard": en fonction du contexte, les solutions à apporter varient, et même doivent évoluer avec le temps. Les grands principes, lorsqu'on les serre de près, sont souvent peu décisifs, ou peuvent également justifier les deux points de vue opposés.

Pour ma part, je ne connais pas suffisamment le contexte canadien pour préconiser une solution, mais je pense que mon témoignage personnel peut illustrer un aspect du problème qui me semble être mal vu, spécialement dans beaucoup de milieux catholiques.

J'ai été baptisé et instruit dans la religion catholique jusqu'à l'âge de ma première communion: 9 ans. Ma mère était catholique, mais de ce catholicisme bourgeois et assez tiède des années 1910 (bien que femme que j'admire profondément sur bien des points). Mon père n'était pas pratiquant: homme très sincère, tolérant, profondément spiritualiste, mais profondément marqué par sa formation protestante: pour moi comme pour mes frères, il tint absolument à l'école laïque. Il estimait que nous pourrions ainsi plus librement choisir des convictions de notre choix. A 14 ans, j'étais "raccroché" par un camarade militant jéciste. Une section s'organisait au Lycée: mon père n'y fit pas objection, puisque j'agissais de mon gré et, qu'au demeurant, il s'agissait d'un mouvement où les prêtres étaient très discrets: en effet, durant deux ans, notre section, qui groupa très vite 30 militants, dont le plus âgé avait 16 ans, n'eut pas d'aumônier, "faute de prêtres." Dans ce Lycée de 1,500 élèves, la seule présence de l'Eglise, c'était la présence de ces 30 garçon qui se trouvaient là, presque en dépit des instructions de la hiérarchie obligeant les parents catholiques à mettre leurs enfants à l'école catholique. En définitive, c'est à eux que je dois, dans une très large mesure, d'avoir la foi.

A cette époque (1939), la situation à Bordeaux était la suivante pour le secondaire des garçons: d'une part, 2 lycées totalisant 5,000 élèves (dont les ¾ baptisés catholiques) avec un seul aumônier débordé, courant entre les deux pour donner les cours de catéchisme jusqu'à la communion solennelle. D'autre part, 3 établissements catholiques, totalisant 1,600 élèves, avec au-delà de 100 prêtres, pères et frères. Paradoxalement, alors que la J.E.C. n'avait pas d'aumônier pour s'occuper du salut des 1,600 élèves de notre lycée, des prêtres nombreux enseignaient, à des privilégiés, des sciences profanes: en somme, une arithmétique ou une géographie... catholiques!

LA CONSÉQUENCE

Cela dit sans la moindre amertume, il me semble que c'est là la conséquence tragique de la position traditionnelle de l'Eglise en la matière. En défendant un droit absolu à avoir des écoles catholiques, et en obligeant les parents à y envoyer leurs enfants (sous peine de faute grave), on a vidé l'école neutre des élèves et des professeurs catholiques, on l'a rejetée presque forcément dans une position de laïcisme et d'anticléricalisme. On a créé, entretenu et envenimé le problème scolaire; pour éviter une soi-disant contamination, on a parqué les incroyants et les tièdes ensemble, puis on les a abandonnés à leur triste sort pour se consacrer à la culture d'un christianisme de ghetto. Les principes mêmes qui ont dicté cette conduite

sont pourtant faciles à retourner contre la thèse qu'ils soutiennent: il n'y a pas de neutralité vraie, et l'école sera toujours marquée par une atmosphère, par le climat créé par élèves et professeurs: raison de plus pour ne pas en enlever tous les bons éléments catholiques, qui permettront de faire évoluer cette neutralité vers une position de sympathie à l'égard du catholicisme. Les jeunes âmes doivent être protégées des mauvaises influences, et les jeunes années sont décisives pour l'orientation future de l'homme et du croyant. Alors, occupons-nous précisément de toutes ces âmes menacées et déléguons auprès d'elles les enfants de nos meilleures familles chrétiennes et nos meilleurs éducateurs.

Au lieu de s'acharner à maintenir contre vents et marées (en France) des collèges catholiques, pourquoi ne pas envoyer nos ordres enseignants, vêtus en civil, enseigner dans les collèges de l'Etat (cela existe déjà, au moins pour les femmes)?

Sans doute, il peut être souhaitable que certaines écoles, certains instituts ou certaines facultés catholiques subsistent, dans tel ou tel cas, mais la politique officielle (les catholiques à l'école catholique, les autres à l'école laïque) me paraît difficilement compatible avec l'essence même de notre croyance.

CATHOLICITÉ

Difficilement compatible avec le caractère de "catholicité" de notre religion, religion ouverte, qui cherche à comprendre, qui cherche le dialogue entre les hommes, et qui veut réaliser la grande unité du Corps Mystique; religion opposée, par nature, à l'esprit de secte, de ségrégation.

Difficilement compatible avec le caractère apostolique et militant d'une Eglise qui veut faire connaître le vrai visage du Christ aux incroyants.

Enfin, peu compatible avec notre conviction d'avoir la Vérité et avec la vertu d'espérance. Cette certitude que nous devons avoir de trouver les grâces nécessaires pour faire connaître et faire triompher la Vérité me paraît opposée à cette attitude peureuse de défense, de repli sur ses positions, que représente la thèse de l'école confessionnelle.

Evidemment, je sais que beaucoup de ces remarques ne sont guère valables ici, que ces réactions valent surtout pour un pays plus déchristianisé que le Québec; mais je crois tout de même qu'ici, pour trouver la solution juste, il ne faudra pas seulement lutter contre les erreurs de l'intégrisme, mais aussi contre une tentation de facilité, qui est d'autant plus subtile et dangereuse qu'elle cadre très bien avec les traditions, au fond très anglo-saxonnes, qui inspirent l'idéal politique.

La pluralité d'écoles confessionnelles ou neutres de tendances diverses, est une solution marquée au coin de l'esprit de secte et de diversité religieuse cher aux protestants anglais. Ce peut être une solution, mais peut-être y aurait-il lieu d'en envisager aussi les inconvénients et de voir comment les pallier. Je pense que le même examen de conscience serait intéressant à faire en ce qui concerne la coexistence d'églises catholiques pour les Français et d'églises catholiques pour les Anglais (souvent de chaque côté de la même rue): sans doute, l'Eglise catholique est diverse, mais elle est aussi *une;* et alors, quels efforts sont faits pour créer ou renforcer cette unité?



PSYCHANALISE D'UN VICE

Jean Pellerin

COMME tout le monde, je dévore chaque matin mon journal: épreuve que je supporte fort mal, rapport sans doute à mon tempérament sanguin-nerveux, rapport surtout à une curiosité morbide dont j'ai peine à me guérir.

Laos, Congo, Tunis, Berlin, Algérie, Cuba: voilà ce qui me fascine. Que l'un de ces termes coiffe un entrefilet, et la rage de lire s'empare de moi. Je lis et je grogne! Oui, je grogne en des apartés sonores que mes proches doivent subir en silence. "Foutaise... Ecoeurant... Civilisation maudite... Empoisonneurs...": et ce n'est là qu'un échantillonnage épuré des exclamations qui m'échappent pour se perdre dans le silence matinal. Ma femme se fait du mauvais sang à mon sujet.

— Consulte un psychiatre, qu'elle me dit.

Bien sûr, elle plaisante, mais quelque chose me dit qu'elle n'a pas tout à fait tort. Qui sait? Je commence peut-être à travailler du chapeau! Car enfin, quoi de plus idiot que de grogner tout seul en lisant son journal? Ma conscience se met de la partie.

— Il faut faire quelque chose, me conseille-t-elle gentiment.

MON ENQUÊTE

Pour une fois, j'ai obéi. Je n'ai pas osé consulter un psychiatre, jugeant le cas trop bénin, sans compter que, vivant près de mes sous, je suis un fanatique de ce que les Américains appellent le *Do-it-yourself;* en bon français, disons que j'ai une âme de bricoleur. Je me suis donc auto-psychanalysé, sans soupçonner tous les aléas de l'entreprise. J'ai dû, en effet, faire appel à trois spécialités: la psychanalyse, la chimie et la psychologie.

D'abord, la psychanalyse. Mon diagnostic paraîtra partial, mais je le crois probant. Le mal ne réside pas dans mes viscères; il n'est qu'externe. En d'autres termes, j'ai toujours bon pied bon oeil, mais c'est ma fenêtre du monde qui est souillée! Un dépôt de particules plus ou moins opaques suinte sur les carreaux.

— Problème de chimie, ai-je conclu.

Un temps deux mouvements et j'ai quitté mon canapé d'auto-psychiatrie pour courir à mes éprouvettes. Ici encore, analyse rassurante.

J'habite un quartier mal aéré. Une suie épaisse, communément appelée *propagande,* gicle constamment contre mes fenêtres. A l'analyse, cette suie contient de la peur, de la bravade et beaucoup de poudre aux yeux. Charriée par le vent qui souffle presque toujours du même côté, elle vient de mon voisin d'en face, Mr. Yankee: un brave type, bien trop occupé pour songer au nettoyage de sa cheminée.

Il me restait donc à expliquer pourquoi mon voisin néglige de faire ramoner sa cheminée, et voilà comment j'ai débouché en pleine psychologie, une science moins rigoureuse et, par conséquent, fort délicate pour un bricoleur. Toutefois, n'en étant plus à une témérité près, j'ai plongé, comme on dit, et voici le fruit de mes cogitations.

J'ai d'abord supposé que mon voisin manquait peut-être de sens civique comme il arrive parfois chez certains nouveaux riches qui n'ont de raffinée que l'apparence et dont l'accent et le vocabulaire trahissent les origines roturières. Mais j'ai abandonné cette hypothèse. Je ne veux tout de même pas laisser entendre que j'habite un quartier mal famé. De plus, je ne veux pas mépriser mon voisin. Je crois au bon voisinage, et je crois surtout que Mr. Yankee vaut mieux qu'un nouveau riche. Je le sais débrouillard, non-conformiste et très généreux. Il sait admirer ce qu'il y a de bon chez les autres et il a l'étonnante faculté de s'adapter vite et bien aux situations nouvelles. Seulement voilà, il est aussi très jeune et il a les qualités et les défauts de son âge. Il veut briller, il veut se montrer digne d'occuper toujours la première place, il veut surtout qu'on l'aime. Aussi, il est plein de prévenance, plein d'initiative et, très souvent, il gagne son point. Toutefois, sans l'offenser, on peut dire qu'il lui arrive de se conduire comme un novice en politique internationale. Il donne souvent dans l'idéalisme et la grandiloquence. On dirait même qu'il a peur et qu'il crâne pour se faire une contenance. Bien sûr, il ne crâne pas tout le temps. Il fait preuve, parfois, de sérénité et d'aplomb, quand il parle, par exemple, par la bouche d'un Walter Lippmann. Mais hélas, pour un Lippmann, que de Maître Jacques brouillons et malappris!

VOICI LE HIC

Je n'éprouve aucune tendresse pour les Maître Jacques, surtout s'ils ont la malencontreuse idée de faire dans le journalisme. Quand je les vois déshonorer leur profession et fomenter sans cesse la discorde en jouant les Don Quichotte, je vois rouge et je grogne (voir plus haut). Ils m'exaspèrent quand, à l'abri de l'anonymat, ils lancent des rumeurs, y vont d'adjectifs et de conditionnels persifleurs et pernicieux, colportent des photos truquées, insultent cavalièrement l'adversaire et semblent s'ingénier à lui faire perdre la face.

Certes, on ne procède pas ouvertement. On se drape d'une sorte d'éthique professionnelle à rebours. Rien n'empêche qu'il s'agit bel et bien d'un dynamitage méthodique et subtil. On dispose d'un petit arsenal de mots-clichés qu'on insère au bon endroit et qui ne manque pas d'agir, à la longue, comme un ferment de haine. Exemple: on opposera *dictature* communiste à *régime* capitaliste: le mot *régime* suggérant ici un sens noble. Par contre, en parlera du *régime* de Mao, par opposition au *gouvernement* de la Chine nationaliste: le mot *régime* ayant, cette fois, un sens nettement péjoratif. Autre exemple: si l'on parle de la *République* dominicaine, on parle d'un pays ami; si, au contraire, on parle du *régime* Castro, on parle évidemment d'une clique infecte. Mais il y a plus subtil encore. Ainsi, la *République* dominicaine, parce qu'une *alliée* de l'Ouest, passe forcément pour un pays *libre*: le mot *allié* jouissant du prestige de deux guerres. D'autres part, le *régime* Castro, présumé *satellite* de Moscou, ne jouit obligatoirement d'aucune *liberté*: le qualificatif de *satellite* l'en dépouillant naturellement.

Dans tout ceci, il ne s'agit pas de discuter de la valeur des jugements portés, mais bien plutôt de s'indigner contre des reporters dont le rôle n'est précisément pas de porter un jugement. En abusant, comme ils le font, d'un vocabulaire tendancieux, ils teintent la nouvelle et orientent l'opinion dans le sens d'intérêts inavoués et inavouables. C'est ignoble! D'autant plus ignoble que le pauvre badaud subit passivement ce lavage de cerveau. On orchestre si bien sa colère et sa haine qu'il finit, sans se l'avouer bien sûr, par désirer secrètement cette bonne guerre nucléaire qui vous expédiera, une fois pour toutes, tous les "méchants" en enfer!

J'affirme que la grande presse américaine se livre à un jeu nocif et dangereux. M. Kennedy a bien songé, encore tout récemment, à y mettre fin mais, comme bien l'on pense, les Don Quichotte l'ont enguirlandé de la belle façon. N'empêche que le président n'a pas tout à fait tort. Le monde court à la catastrophe si n'importe quel irresponsable peut, au nom de la liberté, se rendre coupable de toutes les indiscrétions et de toutes les polissonneries qui émaillent à la petite semaine les bulletins de nouvelles en provenance de la grande république voisine. Il ne s'agit absolument plus, dans tout cela, de politique et de diplomatie, mais de surenchère et de grossièretés comme seuls en commettent les gamins d'arrière-ruelle.

La vérité libère, dit la Sagesse; ce qui laisse entendre que le mensonge asservit. Que penser alors d'une information qui mélange à tel point le mensonge et la vérité qu'elle constitue désormais l'une des plus vastes entreprises de servitude qu'on puisse imaginer. Je n'invente rien, c'est un truisme chez les grands journalistes d'Europe: rien, en définitive, de plus mal informé que le client assidu des grandes revues et des grandes agences américaines. Ce malheureux client n'a jamais que le point de vue du valet, celui du prince n'arrivant plus à se dégager de la cacophonie. Quand une presse devient à ce point ambivalente, il ne s'agit plus de liberté mais de licence pure et simple. Elle n'informe plus; elle déforme, elle corrompt, elle asservit.

UN REMÈDE

Ici s'achève mon enquête. Comme remède à mes tics matinaux, j'essaye de me défier de mon journal, en attendant que mes confrères d'outre quarante-cinquième éprouvent le besoin d'un sérieux examen de conscience.

C'est curieux! Quand ils se rencontrent, les diplomates font toujours preuve de courtoisie et de mesure. On sent qu'ils en viendraient facilement à des compromis si, dans leur dos, des affairistes n'allaient pas toujours s'aviser de commettre des bourdes irréparables. Quelle bouffée d'air frais nous pourrions enfin respirer si, plutôt que de se conduire en affairistes, les journalistes des U.S.A. s'efforçaient de se conduire comme des diplomates! Il y aurait des chances que la guerre restât toujours froide; j'ai même la certitude que les esprits évolueraient peu à peu vers l'idée d'une saine concurrence entre les blocs, si tant est que la coexistence s'avère infiniment préférable à la mort...

Comme ce serait merveilleux! Ma pauvre femme aurait enfin le privilège de me voir prendre mon petit déjeuner sans grogner!

★

"LA CRUAUTÉ DES FAIBLES"

Georges Dufresne

THOREAU confiait à son journal aux environs de 1840: "Quelle est la sagesse, quelle est la prudence qui prévaut sur la joie?" et "Il n'est pas de loi si rigide qu'un peu de joie ne la puisse transgresser." Pour noble que soit son erreur, Thoreau avait tort. Il est une sagesse, une prudence, une loi qui l'emporte sur la joie. Lorsque le coeur de l'homme a grandi dans la contrainte, il s'épanouit peu et mal. Et ce qui en résulte à la maturité c'est la faiblesse; faiblesse qui est essentiellement impuissance, incapacité à transgresser la loi, à prendre et à donner la joie qui passe. Le coeur, à qui en le contraignant on n'a appris qu'à se contraindre, ne sait lui-même que contraindre, qu'être cruel. Chez l'impuissant les malédictions d'une conscience instinctive font tourner la joie, comme on dit du lait qu'il tourne par l'effet du tonnerre; au lieu de la joie on a la délectation morose et la cruauté.

L'exercice de cette cruauté est le thème de Marcel Godin. La matière évidemment ne lui manquait pas dans ce pays étouffé par les législations de générations d'araignées, dans ce temps de communication harcelante où l'homme est pressé par l'homme au point de n'appartenir plus à la nature que par le carré de terre sous ses pieds. La matière ne lui manquait pas, mais heureusement les maîtres et les camarades non plus. En effet, dans cet empire de la poussière et de la promiscuité où des aristocraties d'hypocrites règnent facilement, il lève des bourrasques de plus en plus impétueuses. Le livre de Marcel Godin est l'un de ces coups de vent qui vient affaiblir les toiles où nous sommes emmêlés, agiter les miasmes où nous croupissons.

La cruauté des faibles: onze nouvelles, onze boulets dans les totems et les tabous de notre société. Scandale? — Plutôt entreprise de salubrité publique. Le scandale, il est dans cette société, dans ces institutions dont les faibles se servent pour opprimer, torturer les êtres qui les entourent, bien à l'abri derrière ces voiles que la pudeur publique ne laissera pas soulever: le respect de la mort, le respect de la fidélité conjugale, le respect des parents. Parce qu'il s'attaque à ces voiles, si lourds chez nous, il faut lire Marcel Godin. Son témoignage, parce que c'en est un, n'a pas la force de ceux d'Henry Miller, de Kafka ou de Marie-Claire Blais, mais il compte et nous ne sommes pas assez riches encore en protestations pour faire les difficiles devant celles que l'on nous donne.

Reprochons cependant à Marcel Godin d'avoir exercé sur ses lecteurs une cruauté de faible en imposant de nombreuses et graves négligences d'écriture. L'éditeur doit ici, il me semble, assumer une partie du blâme. Plus de discernement, moins de hâte à publier nous aurait valu une oeuvre de meilleure qualité. Il est notable en effet que la seule nouvelle où le style ne montre pas de défaillance, *Simone*, avait d'abord été publiée ailleurs, dans *Liberté*. Ce manque de rigueur est d'autant plus déplorable que le style de Godin a déjà beaucoup de moyens et qu'il s'y exprime une sensibilité très riche.

Il n'en reste pas moins, comme nous le disions plus haut, que le témoignage lui-même n'a pas la force qu'on voudrait lui voir. Trop souvent l'audace est superficielle ou factice: on a l'impression que l'auteur se bat les flancs plutôt qu'il ne fonce sur l'obstacle, qu'il injurie le préjugé plutôt qu'il ne le crucifie, qu'il combat le cliché de l'hypocrisie plutôt que l'hypocrisie elle-même. Or une telle impression ne nous effleure jamais à la lecture, par exemple, de Marie-Claire Blais. Pourtant Marie-Claire Blais, pour poursuivre la comparaison, est moins douée pour le roman ou la nouvelle que Marcel Godin. Les monstres qu'elle a le don d'animer sont ceux d'un monde intérieur, ce sont des monstres poétiques; alors que la vision de Marcel Godin est une vision de romancier, elle va aux monstruosités qui marquent les relations entre les hommes. Beaucoup plus que Marie-Claire Blais, il est sensible à l'atmosphère; les détails abondent chez lui qui rendent vivante, immédiate une scène. Cependant cette vision de romancier, s'il la maîtrise déjà dans la perception d'une atmosphère, pour capter une scène, il me semble ne pas pouvoir la soutenir longtemps. C'est, je crois, que ce qu'il

exprime provient encore trop d'un monde intérieur et pas assez d'une expérience des êtres, celle-ci étant chez lui encore faible et fragmentaire. Alors que chez Marie-Claire Blais, puissant poète visionnaire et mauvais romancier, les monstres du psychisme affleurent dans la conscience; chez Marcel Godin, mieux doué pour le roman, le monde intérieur est plus banal: plutôt qu'une maison hantée, c'est le miroir encore un peu vide mais merveilleusement sensible.

Cette explication me paraît valoir pour l'ensemble des nouvelles qui nous sont présentées. Cependant dans l'une au moins, "Les lits parlent", le psychisme s'exprime plus nettement; ce qui nous vaut une nouvelle plus poétique que réaliste. Cet accident évoque la possibilité d'une évolution vers la poésie, dans la direction tracée par Kafka. Il reste que les possibilités sur le plan du roman paraissent plus grandes et plus accessibles. Et je pense qu'il faut souhaiter à Marcel Godin qu'il échappe à lui-même et applique son incontestable talent à la réalité profonde du monde qui est le nôtre autant que le sien.

[1] Les Editions du Jour, Montréal.

★

NOTE SUR LA "LITTERATURE" DE DEMAIN

G. D.

L'AN dernier, j'écrivais ici même, à propos de l'Afrique, qu'avec l'invention des techniques audio-visuelles de communication, la radio, la télévision, nous entrions dans une ère nouvelle qui verrait la disparition de l'écriture et l'épanouissement nouveau d'un art dépendant beaucoup plus de l'improvisation, d'un art où la spontanéité reprendrait sa place entière, d'un art où l'émotion ne serait pas étouffée par l'intelligence. Il me vient aujourd'hui que le jazz est probablement la première manifestation de cet art de l'avenir et qu'il y aurait profit à l'étudier de près sous cet angle. N'est-il pas intéressant par exemple que la seule part du jazz où l'improvisation ait peu pénétré soit les *lyrics?*

La difficulté ici vient sans doute du dessèchement de l'expression humaine, de la prolifération cancéreuse de la pensée sous l'influence de l'écriture. A signaler, le travail de précurseur dans certains courants de la poésie moderne: la démolition de la pensée à laquelle s'appliquent les surréalistes et l'effort plus primitif mais aussi plus positif de la poésie du cri. Il s'agit encore, je le répète, d'un travail de précurseur poursuivi dans l'incompréhension, l'obscurité d'une décadence et ces efforts pour intéressants qu'ils soient s'en ressentent. Il se peut que leur principale valeur réside dans la contribution à la disparition de la civilisation de l'écriture et qu'il faille attendre l'épanouissement de la civilisation de la parole pour voir apparaître les premières oeuvres authentiques de l'art nouveau, de cet art dont les lueurs sur notre nuit donnent encore le vertige. Comme l'écrit Yves Bonnefoy:

Il ne sait pas vraiment s'il a le droit de prendre
Cette parole d'aube
Qui a troué pour lui la muraille du jour.



Aux amis de CITÉ LIBRE

Pour nous permettre de répondre à des demandes de bibliothèques et de nouveaux abonnés qui désirent compléter leur collection et lire les numéros du début, nous prions ceux qui nous suivent depuis onze ans et qui peuvent se départir des numéros

1, 2, 3, 4, 5, 7, et 11

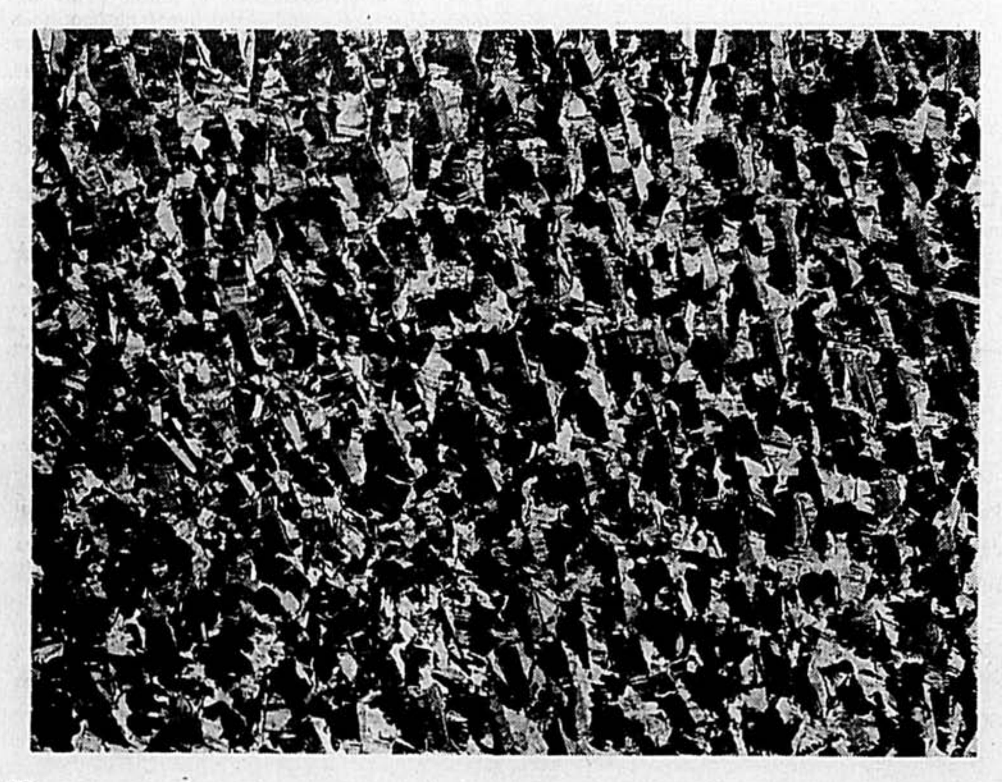
de nous les adresser à CITE LIBRE, a/s L'Archiviste, 6612 Viau, Montréal. Nous leur créditerons $0.50 par exemplaire. On peut également demander d'autres numéros en échange.

Marcel Barbeau ou le hasard conjuré

Guy Viau

EN réaction contre le romantisme de ses débuts, Marcel Barbeau pousse aujourd'hui l'ascèse jusqu'à adopter une facture impersonnelle, anonyme, sans accidents, sans cet "accident" dont se réclamaient férocement, il y a quelques années encore, les Automatistes et les contre-signataires du "Refus Global" de Borduas, parmi lesquels se trouvait Barbeau. Il anime maintenant de grandes surfaces en ne recouvrant qu'à quelques plans noirs sur fond blanc, ou l'inverse. Formes schématiques, assemblées dans un désordre apparent, mais qui composent en réalité un rythme élémentaire, à la fois subtil et puissant. Peinture réduite à sa plus simple et à sa plus franche expression, affectant parfois même l'aspect d'une carte géographique dont les continents seraient tout noirs et les océans, tout blancs.

Que signifient donc ces signes rudimentaires? Une reproduction d'une toile automatiste de 1956 montre le point de départ et le chemin parcouru. Elle est faite d'une infinité de coups de spatule juxtaposés. Chacun d'eux, si on l'examine attentivement, a bien une forme particulière, "accidentelle" dirait-on, mais ne prend de sens que par sa répétition, à peu de variantes près, sur toute la surface de la toile. Il est un élément de base, sans grande importance individuelle, dont se sert le peintre pour soutenir un



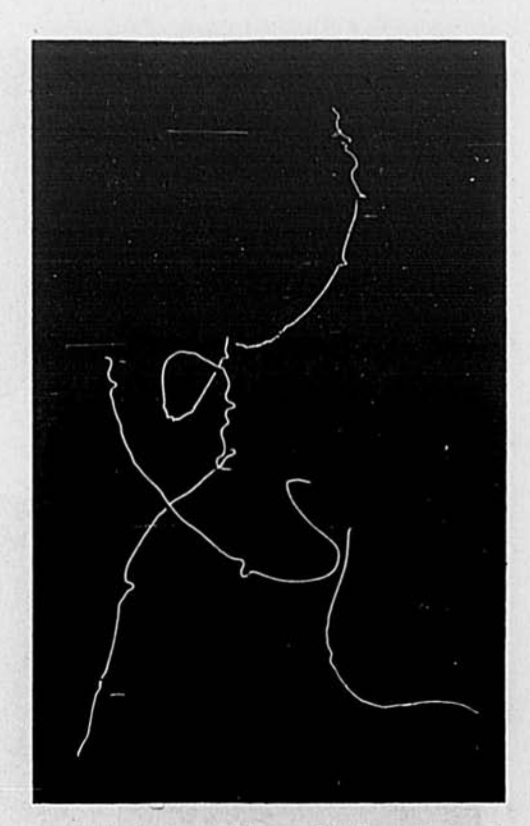
rythme dans une rigoureuse unité de lumière. Détail à noter: Barbeau prétend que la toile ne contient pas d'accidents, rejoignant ainsi une affirmation de Riopelle devant ses propres tableaux pourtant remplis de dégoulinades et d'éclaboussures. L'expérience et le métier aidant, les Automatistes ont fini par créer leur vocabulaire, leurs conventions. Ils ont conjuré le hasard.

Le hasard des jeux de la matière, pas celui de l'invention, celui-là qui n'est pas non plus tout à fait hasard puisqu'il faut bien convenir qu'il favorise toujours les mêmes artistes.

Certains des tableaux que Barbeau peint en 1961 sont formés, en somme, d'une seule des taches qui fourmillaient dans les tableaux de 1956, tache provoquant, grâce à une certaine proportion de noir et de blanc, un effet tragique dans sa nudité. Car, entretemps, Barbeau a fait des découvertes importantes — comme en font sans cesse tous les vrais artistes, même si chacun puise dans ses découvertes un profit différent et en font un usage singulier. Barbeau a découvert Paul Klee qui est à la portée de tous mais dont peu savent tirer parti. Puis, deuxième découverte qui, dans l'esprit de Barbeau, ne fait qu'une avec la première, il se remet au dessin d'après modèle vivant. C'est pour lui, qui avait toujours travaillé en pleine pâte, un premier contact amoureux et spontané avec la ligne. Mais il faut voir comment s'opère cette prise de conscience. "Retrouver passionnément la sensation, la jouissance pour l'oeil et l'esprit, de l'organisation, de l'orchestration étonnante des lignes du corps humain" s'exclame Barbeau. Très sensible au caractère et même au tempérament du modèle, il les rend avec un sentiment extrêmement rapide, avec cette "immédiateté" qui marque les réactions des gens éveillés dans leurs contacts quotidiens avec les êtres et les choses.

Mais Barbeau, et c'est un trait typique de sa personnalité, garde aussi ses distances, il tempère la vivacité de ses réactions par un détachement fait d'humour et même, volontiers, de moquerie. Ses croquis, qui prennent tout de suite la forme d'un jeu très libre de lignes dans l'espace, révèlent au regard un tant soit peu exercé le caractère du modèle, mais transposé par un oeil amusé, ironique, tendre et cruel, souvent aussi d'un "j'm'en foutisme" ébouriffant.

Deuxième étape: Barbeau coupe toute attache avec le modèle et la ligne de son dessin devient pure calligraphie, au sens strict, puisqu'il a alors l'idée de "dessiner" des mots, des membres de phrases, mais avec des variations et des équivalences, dans un mouvement et une organisation qui débordent résolument le système de l'écriture alphabétique.



Ainsi, chaque peintre refait à sa façon et à son profit l'histoire de l'art. Barbeau est passé de la lumière à la ligne, c'est-à-dire, toutes proportions gardées, de l'Impressionnisme au Fauvisme. Voilà que ses recherches de calligraphies anéantissent, à ses yeux, la troisième dimension. Les fonds, qu'ils soient blancs ou noirs, deviennent "années-lumière", selon le langage imagé de Barbeau, c'est-à-dire espace incalculable. De même, les Orientaux considèrent le blanc du papier dans leurs lavis comme un symbole de l'infini. On aura pressenti d'ailleurs à quel point on est ici proche de l'art oriental: le sens de la calligraphie, l'amour de l'arabesque, la fascination de l'espace, la volonté de dépouillement.

Les expériences calligraphiques de Barbeau explorent les ressources illimitées de la ligne. Ligne fragmentée dont l'oeil recompose le mouvement. Quelques points répartis dans le tableau formant des constellations, ces figures de notre imagination qu'on repère dans le ciel. Et puisque la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre, autant ne laisser que les deux points extrêmes, l'oeil fera le reste. Et si la ligne est une juxtaposition de points, pourquoi n'en pas éliminer tous ceux dont elle peut se passer? Ou encore, par une extrême complexité de li-



gnes, retrouver la simplicité: "Le tas de foin est simple" dit Barbeau.

Bref, Barbeau a pris le parti de s'exprimer avec peu. Mais les jeux de la ligne, si épurés soient-ils et soit-elle, produisent, en corrélation, des jeux de plans. Et par un effet d'optique, ces plans sont tantôt pleins, tantôt vides; tantôt espaces intérieurs, tantôt espaces extérieurs. L'impondérable de l'espace fascine les peintres contemporains tout autant que les hommes de sciences.

Chose curieuse, Barbeau a exécuté des centaines d'exercices calligraphiques dans la plus pure des fantaisies et ces dessins gardent pourtant la marque du modèle vivant. Tel est le pouvoir de suggestion de la ligne et tel est le sens de ces signes abstraits que Barbeau inscrit maintenant sur ces toiles: signes hautement intellectualisés, décantés, qui témoignent d'une certaine "mémoire" de la nature, d'une certaine réaction émotive, sensible devant la création; schémas d'autant plus expressifs qu'ils sont dépouillés de tout secondaire, de tout superflu. Symboles d'un certain équilibre fait d'intuition, de gravité et d'humour.

Le graphisme de ses dessins, Barbeau a réussi à le transposer dans ses peintures à l'huile en utilisant un instrument de cuisine, au sens le plus prosaïque du mot: la seringue du pâtissier grâce à laquelle le peintre laisse courir un mince filet d'huile blanche sur fond noir ou rouge. Le geste est réellement spontané, ce qui ne veut pas dire que le peintre obtient du premier coup l'équilibre qu'il cherche. Il décape sans relâche et se reprend jusqu'à ce qu'il ait obtenu cet équilibre rare tel qu'il l'affectionne, emporté par une gravitation inattendue, compromis et racheté en dernier ressort, un équilibre dynamique. Barbeau dit plaisamment qu'il

voudrait imprimer à ce filet "la pureté d'une corde qui tombe à terre". En somme, capter le fortuit.

Entraîné par l'exubérance de la ligne, Barbeau s'est aussi lancé dans de grandes peintures exécutées à la façon d'un Georges Mathieu (dont il réprouve, pourtant, le côté "mécanique" du geste) avec des écritures forcenées sans retouches. Ces expériences se justifient par le souci d'explorer le champ de l'expression brute du geste, de la respiration et du rythme corporels, comme traduction des dispositions secrètes de l'être. Elles découlent de la conviction qu'un simple signe peut en dire plus long que les démonstrations les plus savantes, les définitions les plus laborieuses. L'art n'est pas une manière de faire, mais une manière d'être, et les Orientaux l'ont depuis longtemps compris qui se flattent de découvrir les particularités de l'artiste dans chacun de ses coups de pinceaux.

Cependant, d'autres grandes toiles de Barbeau sont statiques et accusent un sentiment tragique, un peu hallucinant de la vie. Leurs formes quasi géométriques sont plus volontaires, elles mettent l'accent sur la plénitude des masses dans le rectangle du tableau. En partant de l'accidentel, Barbeau affirme nettement la volonté d'éliminer l'accidentel. Et si l'on peut parler de géométrie, il ne s'agit pas d'un usage raisonné de figures conventionnelles qui a amené un Mondrian jusqu'aux limites extrêmes de la peinture, mais d'une géométrie du coeur et de la mémoire. Peindre "par coeur", peindre par le coeur. Loin d'être une création arbitraire, cette géométrie retrouve "une espèce de nature", des objets qui s'apparentent à la géologie, par exemple, rappelant les formes usées ou, mieux, forgées par le temps, des galets du rivage des mers. Tout part de la nature et tout y retourne. Barbeau opère cet aller-retour par les voies du pressentiment.

Marcel Barbeau est un chercheur passionné, très individualiste, tout le contraire d'un peintre à succès. Il est le type de ces artistes exceptionnels qu'on découvre généralement trop tard.



Une pétition à l'échelle nationale

PAS D'ARMES NUCLÉAIRES POUR LE CANADA

Les engins nucléaires pourraient anéantir notre civilisation et détruire presque toute vie sur notre planète. Les puissances nucléaires ont des approvisionnements de bombes assez considérables pour tuer tous les êtres vivants.

La propagation des armements nucléaires à des pays autres que ceux qui les possèdent déjà augmenterait le danger des conflits soudains et rendrait les pourparlers de désarmement encore plus difficiles.

Le gouvernement canadien envisage l'acquisition d'armes nucléaires.

Ces engins sont absolument ineffectifs comme moyen défensif contre la menace principale, soit la fusée intercontinentale, et n'offrent qu'une mince protection, si protection il y a, contre les bombardiers atomiques. De plus, la possession de tels armements par notre pays amoindrirait ou détruirait la position dirigeante que le Canada assume dans l'effort international vers le désarmement.

Pour ces raisons — Nous, les soussignés, nous opposons à la distribution d'armes nucléaires à tous les pays ou alliances militaires ne les possédant pas présentement. Nous demandons au gouvernement canadien de refuser les engins nucléaires pour nos forces armées et d'interdire leur installation sur le territoire canadien.

NOM	ADRESSE

(On adresse les signatures: C. P. 1601, Station B, Montréal.)

CHRONIQUE DU TEMPS PERDU

DES BONS MOTS DE GUITRY...

Yerri Kempf

J'AI toujours eu un faible pour l'auteur de "Faisons un rêve." Grand seigneur, homme d'esprit, auteur heureux, Sacha Guitry a jeté durant un demi-siècle ses mots par la fenêtre, sans prendre la peine de séparer le bon grain de l'ivraie. Il entendait obtenir jusqu'à l'approbation de sa concierge, c'est là son faible. Son fort aura été de transformer ses infortunes conjugales et autres en éblouissants feux d'artifices. Pour lui, tout ne finit pas par des chansons, mais par des bons mots. Les siens, bien entendu.

"N'écoutez pas Mesdames" est un parfait exemple de cette politique du rire et son monologue du début constitue un délectable morceau d'anthologie. Il y a là tout un art de faire miroiter le coeur qui ne bat que par et pour le public... Celui du théâtre Stella, où le Rideau Vert présente la pièce sous les auspices du Festival, n'a pas manqué de jouer son rôle et de porter les personnages de la pièce au bout de son hilarité complice. Ainsi, dans sa tombe, Sacha Guitry continue-t-il à récolter les bons rires qu'il a semés, et ceci à la barbe de ses détracteurs lesquels annonçaient — ô clairvoyante jalousie — que sans lui, ses comédies s'effondreraient, tout en prétendant — ô subtile logique — que Sacha Guitry était un exécrable comédien!

La pièce tient donc fort bien malgré cependant certaines insuffisances de la réalisation. Tout d'abord le décor manque de classe. Le magasin d'antiquaire où se situe l'action est un magasin de luxe, or Mme Madeleine Arbour a plutôt reconstitué celui de quelque brocanteur. Petit détail: le tableau qui représente Julie Bille-en-Bois n'a pas beaucoup de rapport avec l'art aigu et féroce de Toulouse-Lautrec. De son côté, M. François Cartier a commis de graves bévues dans sa mise en scène. Il est en effet impensable que l'antiquaire reçoive une cliente, en l'occurrence Mme Julie Bille-en-Bois, en restant assis. Sacha était souvent rosse avec les dames, mais jamais mufle! De même ces hommes qui gardent leur chapeau sur la tête, ne sont pas des personnages de Guitry: les bonnes manières étaient encore la chose du monde la plus répandue à l'époque où Guitry régnait sur le Boulevard! Quant à la distribution, elle m'a semblé incertaine. M. Duceppe ne manque pas d'abattage, mais un peu d'autorité. En un mot, il ne plastronne pas assez. Mme Yvette Brind'Amour joue son personnage au lieu de l'être. Cette distenciation, pour employer le terme mis à la mode par les thuriféraires de Brecht, ne convient guère à ce genre de théâtre. Mme Françoise Faucher par contre est entrée avec enthousiasme dans la peau du Bas Bleu irrésistible qu'elle incarne. Mme Juliette Béliveau et M. André Cailloux font preuve de leur présence habituelle.

* * *

Il faut féliciter et remercier M. Paul Hébert d'avoir remonté — et avec quelle maîtrise — "Six personnages en quête d'auteur". Dans cette oeuvre admirable, sorte de soleil noir qui se levait il y a quarante ans à l'aube d'une dramaturgie nouvelle, à la fois méditation sur la condition humaine et remise en question de la création littéraire, Pirandello, par un paradoxal renversement des conventions théâtrales, parvient à souffler de la scène oripeaux et mascarades pour y installer à nouveau l'Homme dans sa terrible nudité. En particulier le personnage central, auquel Gilles Pelletier confère une vérité pathétique, ne cesse de bafouer devant nous toutes ces certitudes reposantes qui nous servent d'alibis et nous donnent bonne conscience. Cet écorché vif nous crie la douleur d'assumer sa condition de misérable proie des désirs les plus inavouables. Nous voici loin des bons mots de Guitry! Ici le verbe devient incandescent, véritable lave sous les flots de laquelle l'âme se tord comme un ver... Les mots s'enfoncent, déchirent, broient, mettent à jour ce qu'il y a de plus caché et de plus pitoyable. Pelletier dit ses phrases avec une sorte de volupté froide qui rejoint celle de l'auteur. C'est une extraordinaire réussite. En face de lui se dresse Dyne Mousso, Euménide farouche qui accuse et accable. Grâce à "ces équivalences modernes du tragique grec" dûes au génie de Pirandello, cette actrice se hisse à un niveau proprement sublime. Mais toute la distribution habite cet univers hallucinant et nous tend un miroir qui nous renvoie l'image de nos propres tourments. Encore une fois, bravo Paul Hébert.

★

PIERRE TANGUAY
6612 VIAU
MONTREAL 36 PQ CAN

Autorisée comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

AU MAITRE DE POSTE, S.V.P.,

si non réclamée, retourner après cinq jours à:
CITE LIBRE, 5090 Papineau, Montréal 34.

NOUVELLE ADRESSE DE CITÉ LIBRE

Lors d'une assemblée régulière de son conseil d'administration tenue à Montréal le 15 août 1961, le Syndicat coopératif d'édition Cité Libre a résolu de transporter son siège social à l'adresse suivante:

3411, RUE SAINT-DENIS, MONTRÉAL — TÉL.: VI. 9-2228

Dorénavant, toute correspondance relative à l'administration et à la rédaction de Cité Libre devra être adressée à notre nouveau siège social. Dans certains cas, nos correspondants voudront bien s'adresser directement aux responsables de nos divers services:

ABONNEMENTS:
Périodica Inc., 5090, ave Papineau, Montréal, **LA. 6-3361**

VENTE D'ANCIENS NUMÉROS:
Pierre Tanguay, 6612, Viau, Montréal, **RA. 2-6283**

VENTE AUX DÉPOTS:
Les Messageries Coopératives de Montréal,
411, rue Saint-Claude, Montréal, **UN. 6-4288**

